

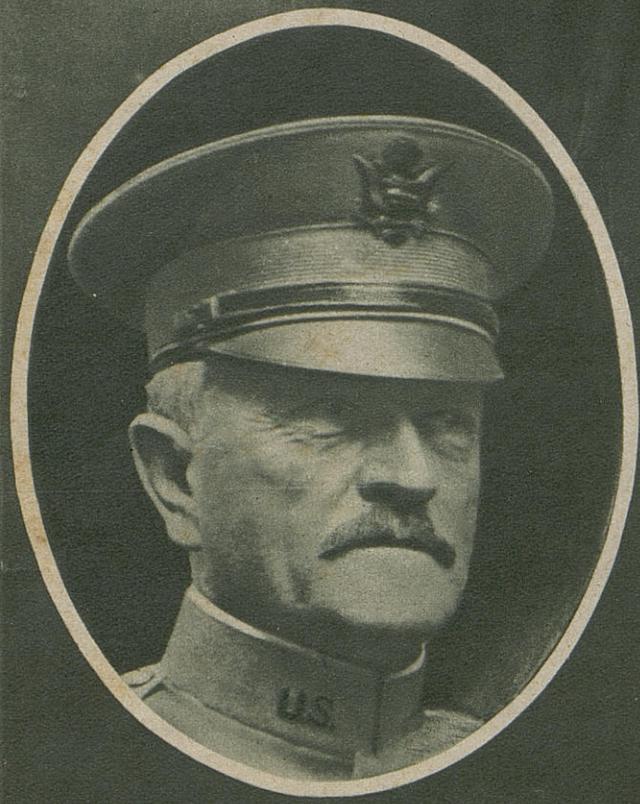
Finis...



1918
no. 187



ELLE ATTEND



Attendra-t-elle
longtemps
encore?

POP. 44

Le qu'il faut lire pendant la Guerre

LE MASSACRE DES INNOCENTS, par ALFRED MACHARD et POULBOT. 47 dessins inédits. Vol. in-16. Prix : 2 fr. 50 net. — (L'Édition française illustrée, 30, rue de Provence, Paris.)

Je ne crois pas me tromper en prédisant le succès pour ce joli livre soigneusement imprimé et servant de cadre aux illustrations sensibles du plus populaire de tous les dessinateurs français.

L'auteur, M. Alfred Machard, est déjà un créateur de types. On connaît le fameux Bout-de-Bibi, Trinité Thélémaque et le séduisant Pancucule. Machard est un observateur attendri des « septièmes » et des cours où le ciel est réellement « par-dessus les toits », les cours où grouille le petit peuple des Poulbot et des Machard, car l'artiste et l'écrivain se complètent. Poulbot est le Machard du dessin et Machard le Poulbot de la littérature. L'observation chez l'un et chez l'autre se manifeste identiquement dans un mélange savoureux de rires et de larmes, c'est-à-dire selon la formule même qui sert à traduire la vie.

Le Massacre des Innocents en est l'exemple, le plus net. L'histoire de M. Alfred Machard est de celles qu'eût aimé François Villon quand il écrivait pour sa mère, femme pauvre et ancienne, cette belle ballade à la Vierge Marie. L'attendrissante candeur de ces deux petits Parisiens montant sur un toit pour bombarder un gotha avec le petit canon de fortune qu'ils ont construit, et la Vierge Marie apparaissant à chacune des petites victimes sous les traits de sa mère sont des idées infiniment émouvantes qui tiennent non seulement à la qualité du sujet, mais plus encore à la qualité du conteur.

L'entrée de Jules Lambier, surnommé Radis, onze ans, et de Bébert Campistron, même âge, au Paradis est une des pages les plus gracieuses et les plus douloureuses de ce livre.

Il y a là saint Pierre, le bon vieillard, qui les présente à Dieu, au Dieu à la barbe fleurie des belles images populaires.

— Seigneur, dit-il, j'ai devant moi deux petits enfants de Paris qui attendent humblement votre juste sentence....

UNE VOIX FORMIDABLE, qui emplît la nue. — Qu'ont-ils fait ?

LE VIEILLARD, avec embarras. — Hum ! hum !... bien des péchés....

CAMPISTRON, bas à Radis et vivement. — Chiper du sucre à sa mère, c'est-il pécher ?...

RADIS, un peu pâle. — Et moi qui copiais mes probos !

LE VIEILLARD. — Mais je dois vous dire, Seigneur, qu'ils sont morts, quoique très jeunes encore, en vrais soldats... Ils étaient montés sur le toit de leur maison... Là, ils avaient installé un canon... Oh ! vous savez, Seigneur, ce canon n'était qu'un inoffensif joujou de planches et...

LA VOIX. — Et nul engin des hommes, fût-il le plus redoutable, n'a jamais tant fait contre la grande Allemagne que cette arme puérile...

Et nul livre n'aura peut-être tant fait contre la grande Allemagne que ce livre dédié aux petits Français tués par l'ennemi et dont les âmes allèrent rejoindre celles des petits pèlerins de la Croisade des enfants, la croisade des enfants contée par Marcel Schwob.

DIX-NEUF HISTOIRES DE SOUS-MARINS, par BERNARD FRANK, préface de Claude Farrère. — (Payot, éditeur.)

L'auteur, un officier de marine, sait observer, ne manque pas de malice et doit éprouver pour Rudyard Kipling l'admiration que nous éprouvons pour ce grand conteur. Beaucoup des histoires contenues dans ce volume sont racontées à la manière de l'écrivain anglais ; c'est la même désinvolture devant les heures inquiétantes de la vie et devant certaines complications sentimentales. Ce goût d'une génération pour l'action pittoresque qui nous repose d'un passé riche en histoire où la femme tient une place qu'elle ne mérite pas, est à encourager.

L'influence de Kipling, beaucoup d'autres

l'ont subie heureusement, comme M. Bernard Frank, puis la personnalité se dégage, et quand on a le bonheur d'être officier de marine, on devient, sans s'en apercevoir, un grand écrivain.

L'HOMME QUI RÉVEILLE LES MORTS, par G. DE LA FOUCHARDIÈRE et RODOLPHE BRINGER. — (Un vol. in-16. Albin Michel, éditeur.)

Le sujet du livre de M. G. de la Fouchardière et de M. Rodolphe Bringer est un sujet de premier ordre qui permet à la fois d'évoquer Swift, Voltaire, Fielding et quelques



... ET NUL ENGIN DES HOMMES, FUT-IL, LE PLUS REDOUTABLE, N'A JAMAIS TANT FAIT CONTRE LA GRANDE ALLEMAGNE QUE CETTE ARME PUÉRILE... (Dessin de POULBOT, gravure extraite de : *Le Massacre des Innocents*, par ALFRED MACHARD et POULBOT.)

autres. Les deux auteurs de ce livre sont toutefois deux humoristes de tradition purement française, c'est-à-dire que leur satire sait parfois être sournoisement cruelle.

Un docteur nommé Cassagnol, directeur d'une maison d'aliénés, trouve un procédé pour ressusciter les morts. Il remet en circulation des hommes célèbres et des célébrités de clocher. Il en résulte des perturbations étonnantes qui ont pour cadre un joli petit village où défilent des types de paysans particulièrement réussis. La femme du docteur Cassagnol se fait enlever par Abélard ressuscité. Puis M. G. de la Fouchardière et M. Rodolphe Bringer ramènent l'ordre dans cette maison d'aliénés qui se présente comme ces bergeries d'enfants où l'on range les personnages dans la boîte quand le jeu est terminé. La maison de santé du docteur Cassagnol est ainsi : Une jolie boîte de fous décorés à la main avec une notice philosophique permettant de comprendre le secret du jeu.

BALBUTIEMENTS, par RAPHAEL SORIANO. — (Une plaquette de vers. — Édition de l'Athénée, Le Caire.)

Des vers d'un très jeune homme. Il faut évidemment faire crédit à l'auteur et tenir compte d'un certain enthousiasme toujours charmant.

Il est ici rendu compte de tous les livres envoyés en double exempl. à la Rédaction de J'ai vu..., 30, rue de Provence, Paris.

NOUS AUTRES A VAUQUOIS, par ANDRÉ PÉZARD. — (La Renaissance du Livre.)

Voici un livre sur la guerre, nettement remarquable. Je ne crois pas qu'il y ait de discussion possible à cet égard. Pour cette raison et beaucoup d'autres, on ne peut guère l'analyser, car il est difficile d'exprimer en cinq lignes pourquoi un livre, composé patiemment pendant de longs jours de misère, dans un cadre de désolation, est admirable.

Certaines pages rappellent Dostoïevsky. Et cette phrase énigmatique trouvée dans une lettre de la femme du camarade Fairise, mort, en est peut-être la cause : « Raoul le chef a été tué. Raoul le soldat a été fait chef. L'armée s'est bien battue. Raoul le soldat a été tué. »

Nous sommes toujours victimes de nos comparaisons littéraires. Je croirais plutôt que l'impression accablante, mais dans un sens qui honore l'écrivain, est due simplement à la seule personnalité de M. André Pézard.

PIERRE MAC ORLAN.

LIVRES REÇUS

Les doigts qui parlent, par Jean-Joseph Renaud et Eloy Alary (Renaissance du Livre). — *Barberine*, par M^{me} Broussan-Gaubert (L'Édition). — *L'Évolution Régionaliste*, par F. Jean-Desthieux. (Editions Bossard). — *Le Blé et la Panification*, par M. Leprince et R. Lecoq (Vigot frères, éditeurs).

PETIT DICTIONNAIRE ORTHOGRAPHIQUE DE POCHE, par JEAN SAULNIER. — (Un petit vol. prix : 2 fr. 50. — L'Édition française illustrée, 30, rue de Provence, Paris.)

De M. Gabriel Hanotaux, de l'Académie française, cette appréciation :

« Que les jeunes générations soient heureuses ! Elles ne connaîtront pas le « supplice de l'orthographe », puisqu'elles auront avec le *Petit Dictionnaire orthographique de poche* le moyen de déjouer tous les pièges. »

Le *Petit Dictionnaire orthographique* auquel fait allusion l'éminent académicien, en même temps qu'il contient tous les mots, même les plus nouveaux, donne toutes les indications concernant la grammaire, les règles essentielles d'accord, etc. En le consultant, on ne doit plus commettre une faute d'orthographe.

Les dictionnaires les plus petits sont encore trop volumineux, bien qu'incomplets, parce qu'ils contiennent quantité de détails inutiles quand on les consulte uniquement pour mettre l'orthographe.

Le *Petit Dictionnaire orthographique de poche*, de Jean Saulnier, s'adresse à tous et surtout à ceux qui ne peuvent avoir avec eux un livre encombrant. Il est indispensable à toutes les personnes cultivées ayant souci d'écrire et de parler de la façon la plus correcte ; à tous ceux qui se déplacent et veulent avoir à portée de la main l'aide-mémoire qui les préservera de toute défaillance d'orthographe ; aux dactylographes qui ont si souvent à se remémorer l'orthographe d'un mot, une règle difficile ; aux étudiants, lycéens, écoliers, qui pourront enfin avoir sur eux un dictionnaire orthographique.

[Un petit volume relié (85 x 135 mm.), 240 pages, poids 95 gr. Prix net : 2 fr. 50 (franco recommandé : 2 fr. 60). — Chez tous les libraires et à L'Édition française illustrée, 30, rue de Provence, Paris.]

LA BAIONNETTE, le premier illustré satirique français. — Collection hebdomadaire en couleurs. Le N^o : 50 centimes (L'Édition française illustrée, Paris.)

Le prochain numéro de cette belle publication est consacré à ce sujet : *La Victoire en chantant...* Genty, Léonnet, Capy, Iribe, Quint, Dharm, Mars Trick, etc., ont contribué à son illustration.

J'ai vu...

PUBLICATION BI-MENSUELLE (le 1^{er} et le 15)

ADMINISTRATION & RÉDACTION : 30, rue de Provence, PARIS. — (Tél. Bergère : 39-61 ; 39-62). — L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE

(Copyright by L'Édition Française Illustrée, Paris 1918.)



UNAVIATEUR QUI L'ÉCHAPPE BELLE : LE LIEUTENANT BONNETON

Dans l'attaque d'une saucisse boche, entraîné par son élan, il la traversa, la coupant littéralement en deux. Il sortit indemne de l'atmosphère des gaz incendiés par son passage. Sur son appareil, les débris du ballon allemand.



Le chateau du maréchal Foch, à Traoufeunteuniou (côté donnant sur le potager.)



Le maréchal Foch, tenant son bâton de maréchal.

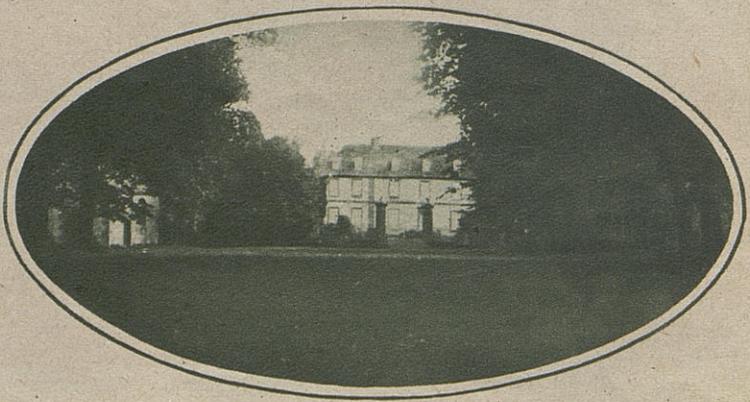
CHEZ LE MARÉCHAL FOCH EN BRETAGNE, AU CHATEAU DE TRAOUFEUNTEUNIOU

Il y a un an, vers la mi-septembre, un voyageur — un officier en tenue de campagne portant à la main un petit sac de nuit — descendait de l'express Paris-Brest qui arrive à Morlaix un peu avant 8 heures du matin. D'un pas rapide, comme un homme qui se trouve en pays de connaissance, l'officier, dont les manches portaient trois petites étoiles imperceptibles, descendait l'escalier de la gare, pénétrait à l'hôtel Bozellec et, s'installant à une table de l'estaminet, commandait qu'on lui servît un petit déjeuner. Accorté sous son bonnet du pays, une petite bonne bretonne avait déjà versé du café chaud dans la tasse de ce matinal visiteur, lorsqu'un Morlaisien qui allait prendre le « tortillard » de Roscoff, entrant à son tour dans la salle, eut un petit sursaut d'étonnement : « Marie, sais-tu qui tu sers là?... Eh bien, c'est le général Foch !... » Il n'eut pas le temps d'en dire davantage. La petite servante lâcha sa caretère et, toute rouge d'émotion, elle courut se réfugier à la cuisine : « Non, non... j'ai trop peur... Un si grand général ! » répétait-elle en fondant en larmes. Et ce fut l'hôtesse qui dut porter elle-même le pain et le beurre au général Foch, — car c'était bien le futur maréchal, — qui se disposait à gagner à pied son domaine de Traoufeunteuniou, près du bourg de Ploujean, pour y passer une dizaine de jours, — la seule permission qu'il ait prise depuis le 29 juillet 1914!

C'est à tort qu'on a dit que le châtelain de Traoufeunteuniou, était un grand chasseur. Dans les premières années, alors que, peu de temps après son mariage, en 1883, avec M^{lle} Julie-Ursule Bienvenue, petite-fille de M. Rochard, avocat à Saint-Brieuc, il venait d'acquérir la gentilhommière de la famille de Saint-Prix et les quatre ou cinq fermes qui en dépendaient alors, le capitaine Ferdinand Foch chassait bien quelque peu la perdrix et le lièvre. Mais depuis une quinzaine d'années il n'a plus touché un fusil, préférant s'occuper, en pépiniériste éclairé, du reboisement de sa propriété.

LE DOMAINE DE TRAOUFEUNTEUNIOU

Breton d'adoption, du fait de son mariage avec M^{lle} Bienvenue qui appartient à une vieille famille de robe de Bretagne, — un Bienvenue, qui fut juge au tribunal de Saint-Brieuc, et un Bienvenue avoué, tous deux oncles de M^{me} Foch, — l'officier d'artillerie avait voulu avoir sa maison pour y passer ses vacances, loin du bruit des villes, dans le



Traoufeunteuniou, vue prise de la grande pelouse.

calme enchanteur des landes entourées de boqueteaux aux arbres séculaires. Il avait choisi Traoufeunteunio (le Val des Fontaines), un de ces manoirs rustiques comme on en voit beaucoup dans la région, à quelque distance de Ploujean. Autour de Traoufeunteunio, il n'est d'ailleurs pas une gentilhommière qui ne rappelle un grand nom militaire. C'est le Nec Hoat, du général Le Flo, l'ancien ministre de la Guerre, dont le gendre, le comte de Nanteuil, lieutenant de vaisseau, est tombé à Dixmude; c'est le château du général Weygand, le représentant de la France au conseil de guerre permanent de Versailles; c'est le domaine du général Lebon... Et partout, ce sont des noms glorieux qui s'ajoutent au martyrologe de la Grande Guerre, car chacune de ces familles compte un, deux ou trois morts au champ d'honneur.

Traoufeunteunio est un vaste domaine d'une centaine d'hectares avec ses fermes de Kerarbar, de Kergénio et les trois autres. Seule, l'habitation proprement dite, maison de deux étages aux murs blanchis à la chaux et à la toiture d'ardoise, est entourée par des massifs d'hortensias et par une grille. L'entrée du domaine, simple poterne qui s'ouvre en hémicycle sur la route qui va de Morlaix à Plouganou et à Trégastel, en face d'un vieux calvaire ruiné, n'empêche nullement de pénétrer dans la propriété. Le promeneur, sans rencontrer personne, peut arriver jusqu'à la grande allée qui forme terrasse sur la vallée de Kernoter et dont la double rangée de hêtres s'aligne devant la grille du château près de laquelle se détache une petite chapelle sur la porte de laquelle un visiteur anonyme, aussi enthousiaste qu'indiscret, a griffonné au crayon: « Vive Foch! 15 août 1918 ». Cette chapelle, qui n'a d'ailleurs aucun caractère, est très ancienne. Restaurée par la famille de Saint-Prix, elle est placée sous l'invocation de *Notre-Dame-de-Bon-Secours* (Itron Varia ar Gwich-Shikour). Tous les ans, le premier dimanche de juin, le curé de Ploujean vient y dire la messe et les Morlaisiens y célèbrent un pardon.

Derrière le château, le potager, au milieu duquel se trouve un poulailler au toit de chaume, donne sur une belle prairie où, avant la mobilisation, paissaient des vaches belles et grasses.

L'AMATEUR DE JARDINS

Tel est le cadre riant dans lequel le futur maréchal aimait à se retrouver chaque année. Il y arrivait vers fin juin ou aux premiers



L'entrée du domaine de Traoufeunteunio, sur la route de Plouganou.



Le père Tudal, le vieux garde de Traoufeunteunio.

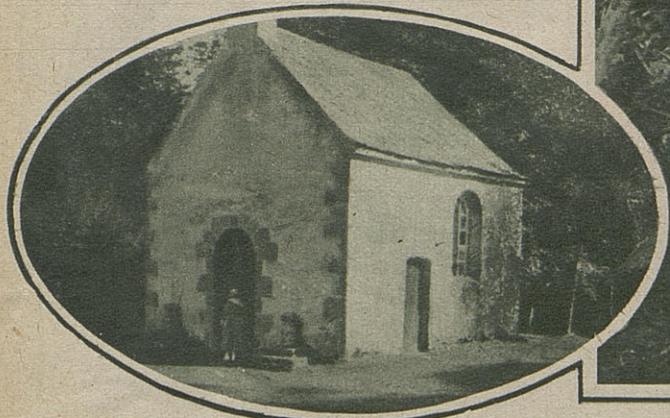
jours du mois. Le train du matin l'amena à Morlaix; et à l'hôtel Bozellec, son garde, le père Tudal, venait le chercher avec sa charrette à bras pour transporter les bagages. Presque toujours, le châtelain de Traoufeunteunio faisait à pied les 5 ou 6 kilomètres qui séparent Morlaix du château. Et dans la côte de Troudoustain, il poussait même la charrette du père Tudal.

Une fois chez lui, le général Foch s'empressait de se mettre en civil, endossant une vareuse de chasse, des guêtres, et se coiffant d'un petit chapeau mou, il se livrait dès le premier jour à son passe-temps favori: il plantait des arbres! Une petite serpe à la main, il parcourait son domaine, s'arrêtant pour gratter le sol, semant quelques graines de gazon qu'il prenait dans sa poche, puis, après avoir piétiné la terre qu'il venait ainsi d'ensemencer, il continuait sa route, les yeux rivés au sol, et recommençait la même opération quelques mètres plus loin. D'autres fois, il allait voir ses fermes; ou bien, avec le père Tudal et les fils de ce dernier, il organisait une pépinière avec des arbrisseaux qu'il achetait à des pépiniéristes de Morlaix, de Saint-Brieuc et même des environs de Paris. Ses hêtres, ses chênes, ses ormes, ses frênes, ses pins! Il les soigne avec attention. Même au milieu de ses plus graves préoccupations, il songe à ses bois, et il écrit de sa main au père Tudal pour lui indiquer les plantations à faire et lui annoncer qu'il lui fait envoyer de jeunes pousses de Paris. L'an dernier, durant son court séjour à Traoufeunteunio, il parcourut son domaine avec la même simplicité, et n'eût été son uniforme, qu'il n'avait pas quitté cette fois, personne n'aurait reconnu le chef d'état-major général de l'armée française!

Jusqu'aux premiers jours de septembre, le général Foch goûtait ainsi les vrais plaisirs de la campagne au milieu de tous les siens, corses deux gendres, le capitaine Bécourt et le capitaine Fournier, venaient le rejoindre à Traoufeunteunio, ainsi que son fils Germain, le seul chasseur de la famille.

Il voisinait avec le colonel Weygand, son futur chef d'état-major, avec les châtelaines de Cosquerou et de Kerozer.

Cette année, le maréchal Foch n'est pas venu à Traoufeunteunio. Et, au grand regret de Ludendorff, il ne semble pas disposé à y venir cet automne. M^{me} Foch se trouvait depuis quelques jours au château où seule la bru du père Tudal la servait, lorsqu'un télégramme lui apprit l'élévation au grade de maréchal de France de son mari, que ses soldats de l'Yser, habitués à l'entendre dire fré-



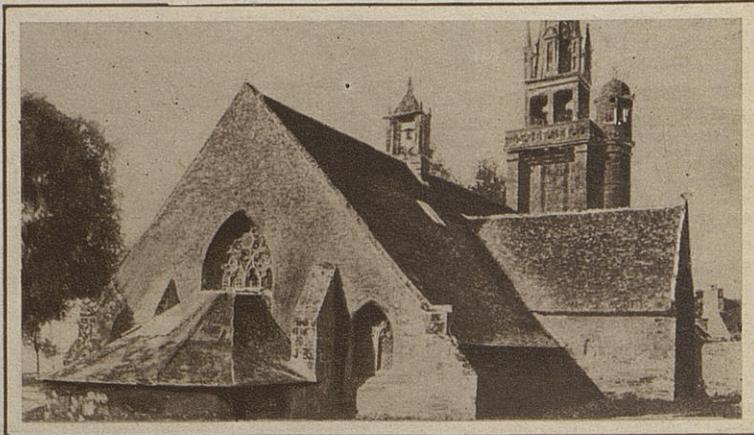
La chapelle du château.



La façade du château.



Vue intérieure de l'église de Ploujean.



Vue extérieure de l'église de Ploujean.

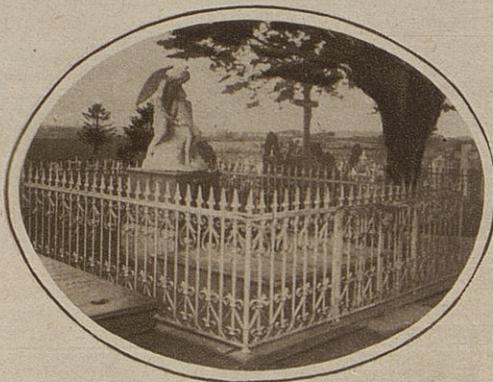
quement : « Je m'en fiche comme de deux sous », avaient familièrement surnommé le général Deux-Sous.

LE TABLEAU D'HONNEUR DE L'ÉGLISE DE PLOUJEAN

Chaque dimanche, les châtelains de Traoufeunteuniou descendaient à Ploujean pour y entendre la grand'messe que célébrait le curé de la petite église du village, près du petit cimetière où le général Le Flo a voulu reposer avec tous les siens à l'ombre d'un cyprès.

Chemin faisant, le général causait familièrement avec les paysans qu'il rencontrait, s'arrêtant pour faire bavarder, en breton, la vieille cabaretière de la route de Lanmeur, entrant au débit de la place de l'Église pour essayer d'y trouver les petits cigares qu'il affectionne tant.

Toujours accueillant, toujours affable, il est très aimé et très populaire dans ce petit coin de Bretagne. Les Morlaisiens viennent de lui demander d'accepter le titre de citoyen d'honneur de leur cité dont il illustre si énergiquement la devise : « S'ils te mordent, mords-les ! » Déjà, en 1917, les Ploujeannais avaient fixé dans leur petite église, au dossier



La tombe du général Le Flo, à Ploujean.

du banc de la fabrique, juste devant la chaire, une plaque de cuivre sur laquelle on lit :

A l'illustre général Foch,
Commandant le groupe des armées du Nord,
grand-croix de la Légion d'honneur, grand-croix
de l'ordre du Bain d'Angleterre, grand-croix de
l'ordre de Léopold de Belgique, Un des glorieux
vainqueurs des batailles de la Marne, de l'Yser,
des Flandres et de la Somme.

Reconnaisant hommage de Sa Grandeur

Mgr Duparc, évêque de Quimper et de Léon, de M. l'abbé Féroy, recteur de Ploujean, des membres du conseil paroissial, de tous les notables habitants de la commune et de toutes les familles de Ploujean dont les fils ou neveux sont morts pour la France.

En levant les yeux, le visiteur aperçoit au-dessus de la plaque de cuivre, sous un grand Christ, un petit cadre en bois noir où un tableau d'honneur comporte déjà 75 noms, de jeunes Ploujeannais morts pour la France. Les de Nanteuil, les de la Roque, les Gourjon de Beaufort n'y occupent chacun qu'une simple ligne, calligraphiée, tout comme les petits Bretons de ce village qui ne compte que 3 568 habitants. Mais les deux premiers noms de la liste, ceux qui tombèrent les premiers au feu, ramènent instinctivement le regard vers la plaque de cuivre :

Paul Bécourt, 22 août 1914.

Germain Foch, 22 août 1914.

Ces deux noms — ceux du genre et du fils du maréchal — joints à l'hommage des habitants de Ploujean, résument toute la vie de ce soldat qui a tout donné à sa patrie et qui vient de la sauver.

HENRY COSSIRA.

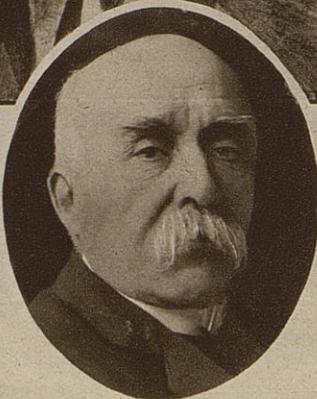
L'OFFENSIVE DE PAIX AUSTRO-BOCHE



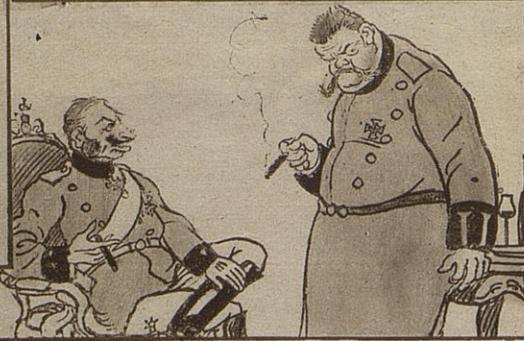
Le masque : — Ça parle. « d'échanger des vues »... et ça refuse d'enlever ses lunettes, pour qu'on ne s'aperçoive pas que ça louche!
(L. Métivet dans "le Journal")



L'offensive de paix : — Qu'est-ce que tu veux ? Un chiffon de papier.
(Hautot dans "l'Œuvre")



Le soldat boche au diplomate hésitant : — Vas-y, toi, maintenant, puisque je n'ai pu réussir à venir à bout de leur ténacité.
(R. Florès dans "le Journal")



— Sire, ils ont cassé ma ligne...
— Et ils ne mordent pas à la mienne!
(Davis dans "l'Œuvre")

catégorique leur façon de penser. « La décision militaire, l'Allemagne nous a condamnés à la poursuivre ; qu'il en soit donc comme l'Allemagne a voulu », tel fut le thème du splendide discours que M. Clemenceau prononça devant le Sénat à la rentrée de la Haute Assemblée.

J'ai vu.

LES BRITANNIQUES DEVANT SAINT-QUENTIN



Un des derniers lots de prisonniers faits par les Australiens autour de Saint-Quentin.



Artilleurs anglais mettant en batterie en pleine bataille.



Les ruines de Méuvres reconquis.

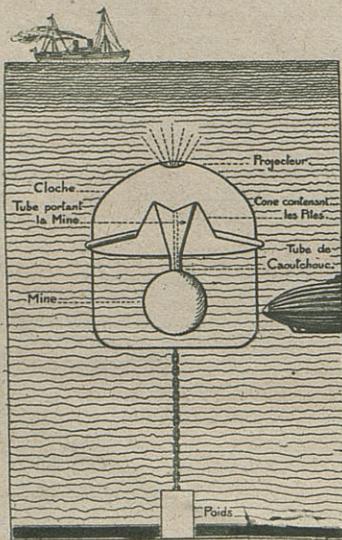
« Les Tommies sont de rudes gars ! Ils mériteraient qu'on les naturalise poilus ! » telle est la légende qu'un dessinateur humoriste place dans la bouche d'un soldat français. Certes, les armées de Sir Douglas Haig font de la belle besogne sans laisser à l'ennemi le temps de souffler. Tous les jours quelques nouveaux villages sont repris et les Britanniques, à l'heure où nous imprimons, ensèrent implacablement la place de Saint-Quentin transformée par les Allemands en formidable bastion. Mais à l'heure actuelle la ville est peut-être sur le point d'être réduite, car visiblement l'ennemi s'organise déjà en arrière.

La Science pittoresque

UNE MINE CONTRE LES SOUS-MARINS

Une mine sous-marine quelconque est aussi dangereuse pour les navires de surface que pour les sous-marins ; il suffit d'un choc pour la faire éclater. Celle que représente notre dessin, exposée au concours Lépine par un inventeur français, M. Fontaine Lobjeois, présente cette particularité qu'elle peut être impunément heurtée par un navire de surface allant à faible allure ; par contre, le sous-marin qui la touche provoque l'explosion.

Elle est protégée contre les chocs venant de la surface de la mer par



Construction d'une mine sous-marine.

une sorte de calotte surmontée d'un projecteur. Le cône que l'on remarque à l'intérieur du chapeau contient les piles et contacts électriques provoquant l'allumage du projecteur et l'explosion de la mine. Ce cône se termine par un tube de caoutchouc, très souple par conséquent, qui isole de l'eau de mer une tige verticale métallique reliant la mine au chapeau protecteur. Cette dernière tige est mobile dans tous les sens, de sorte que si un corps dur vient la heurter, celui-ci se déplace, mais la mine reste immobile à l'extrémité du balancier qui la supporte. Par contre le sous-marin qui la heurte en provoque l'explosion.

L'inventeur considère qu'un tel engin peut être impunément posé à l'entrée d'un port, à la condition d'imposer une vitesse réduite aux navires passant au-dessus du champ.

UN OBUS MÈRE-GIGOGNE

Les boches ont la maladie de l'invention ; c'est une maladie contagieuse et du haut en bas de l'échelle on invente toutes sortes de choses soit pour manger, soit pour s'habiller, soit, surtout, pour mieux tuer. Voici une de leurs récentes trouvailles dans ce dernier domaine.

C'est un obus qui constitue à lui seul une véritable batterie d'artillerie. Il est construit comme les autres,

avec, au milieu, une charge d'explosif ; mais sa paroi, très épaisse, a été forcée obliquement d'un grand nombre de trous qui sont comme autant de petits canons. Dans chacun d'eux, on loge un projectile de petit calibre, gros comme une balle de Lebel, et on envoie le tout, par les moyens ordinaires, à l'ennemi. Pendant le trajet le nouvel obus se comporte comme ses semblables, mais, dès qu'il atteint le sol, la charge d'explosif, au lieu de provoquer l'éclatement du projectile, agit sur chacun de ses enfants par leur postérieur, à la façon d'un père de famille boche, et les chasse au loin derrière lui.

On vise alors, non pas le but, mais derrière le but et toute la progéniture de l'obus mère-Gigogne se précipite sur l'ennemi. C'est, en somme, un obus à tirer dans le dos.

L'invention, d'ailleurs, ne rime à rien et le plus mauvais des shrapnells lui est bien préférable.

L'AÉRO-CHIR

M. Walther a présenté récemment à l'Académie de médecine un nouvel aéroplane imaginé par M. Nemirouski et le Dr Tilmant, destiné au service de santé militaire.

La cruelle expérience de la guerre a montré que les blessures graves, particulièrement celles de la tête et de l'abdomen, ne permettent pas le transport du blessé sans l'exposer à une mort rapide. Il faut, autant que possible, les soigner sur place, sur le champ de bataille même.

Des automobiles chirurgicales répondent déjà à ces besoins en permettant d'installer des postes de secours sur le terrain de combat, dans des endroits abrités. Mais la guerre de mouvement exige, pour atteindre le même but, un matériel plus souple, susceptible de franchir tous les obstacles et de venir s'installer pour ainsi dire au milieu des combattants. L'aviation seule est capable de répondre à cette nécessité.

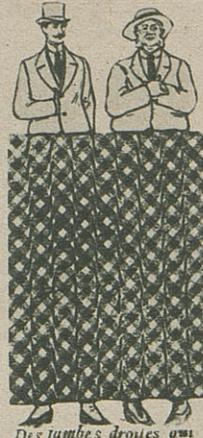
L'aéro-chir est donc un avion chirurgical transportant trois personnes, une installation cadrographique complète avec table d'opérations sous rayons X, des appareils et instruments stérilisés, des pansements, bref tout ce qui est nécessaire pour procéder à huit opérations d'urgence. Un autoclave, un réservoir d'eau stérilisée, des accumulateurs complètent le matériel dont le poids total ne dépasse pas 384 kilogrammes.

L'innovation est particulièrement

intéressante parce que l'avion peut partir à toute heure du jour et de la nuit, se poser en terrain découvert et s'abriter ensuite derrière un monticule, une forêt, une ruine.

CURIEUSES ILLUSIONS D'OPTIQUE

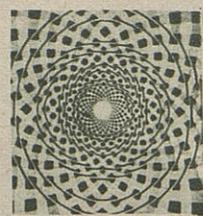
Nos yeux nous trompent pour ainsi dire à chaque instant ; ils nous font voir droites des lignes qui sont courbes, ils mesurent très mal les distances, surtout en pays de montagnes ; ils nous trompent sur les couleurs ; ils se laissent bernés par deux lignes innocentes qui se croisent ou se rapprochent. Une roberayée en long donne de la sveltesse à celle qui la porte, tandis qu'un damier corrique une taille trop élancée. Un cercle noir paraît plus petit qu'un autre blanc, de



Des jambes droites qui paraissent torses.

mêmes dimensions.

Voici trois dessins qui mettent en évidence d'une manière frappante ce curieux phénomène de l'illusion optique. La première représente deux person-



On dirait des ovales : ce sont des cercles.

nages aux jambes allongées intentionnellement afin d'accentuer l'illusion. Ils paraissent tous deux montés sur des jambes torses écartées ou rapprochées. Elevez le dessin à la hauteur de vos yeux de manière à le regarder horizontalement, vous vous apercevez que les jambes sont droites. En y regardant de près on remarque que les lignes des jambes sont tracées par des obliques dirigées les unes extérieurement et les autres inté-



Ces spirales aussi sont des cercles.

rieurement. La présence du damier oblige le rayon visuel à suivre la direction générale de ces obliques, c'est-à-dire à s'éloigner de la ligne normale. Plus caractéristique encore sont les deux dessins suivants qui représentent simplement des cercles concentriques très réguliers. Il est facile, d'ailleurs, de vérifier le fait avec un compas ; cependant on jurerait que le premier dessin est fait d'ovales et le second de spirales. Là encore la direction des lignes du damier qui constitue le fond du dessin est la seule cause de la grosse illusion d'optique dont nos yeux sont victimes.

UN CURIEUX JOUET : LE TANK

Les visiteurs du concours Lépine ont pu voir un jouet représentant un char d'assaut en bois peint,

avec son canon de tourelle et ses mitrailleuses de côté. Rien n'était plus simple que d'imaginer un véhicule avec cette carcasse, mais la difficulté apparaissait dans la réalisation du mouvement très irrégulier du char. Elle a été aplanie d'une manière prodigieusement simple.

A l'intérieur de la caisse se trouve un arc horizontal, un volant calé sur cet arc et c'est tout. On lance le volant à l'aide d'une ficelle, on pose le char sur une table et le voilà parti, animé d'une course lente et très irrégulière tout à fait semblable à celle du modèle.

Pour obtenir ce résultat, l'inventeur a désaxé le volant, c'est-à-dire que l'axe de rotation ne passe pas au centre, ensuite il l'a encore désaxé par rapport à l'axe du véhicule, il l'a mis de travers en somme. Le résultat de cette double erreur mécanique voulue a été de provoquer la naissance de vibrations irrégulières qui se répercutent sur la caisse et l'obligent à avancer — en aveugle — sur une table. Le char s'en va cherchant son chemin, ne le trouvant jamais, franchissant de légers obstacles et ne s'arrêtant que lorsque le volant est à bout de souffle.

LES USAGES DE LA BICYCLETTE S'ÉTENDENT

Voici comment un mécanicien de Romilly-sur-Seine, M. Caillé, a résolu ce dernier problème. Sur l'axe de la roue arrière il a fixé une poulie de grand diamètre entraînée par conséquent par cet axe, de petits boulons serrent en outre cette poulie contre les rayons. Sur les rayons de



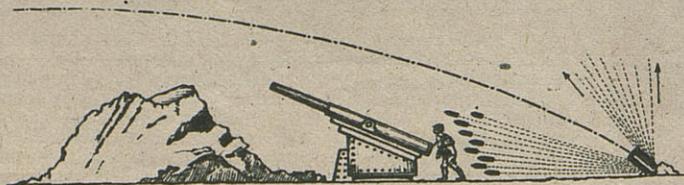
La bicyclette « moteur d'usine ».

la roue avant sont encore calées, de la même manière, deux autres poulies de diamètre différent. Une courroie passe sur la poulie arrière et la petite poulie avant. Une seconde courroie relie la grande poulie avant à un autre cercle sur un axe fixé au-dessus du guidon de la bicyclette. Notre photographie laisse voir le montage de cet axe à l'extrémité d'un tube vertical solidement serré sur deux tubes du cadre.

Cet axe porte une meule à émeri et une scie circulaire, qui tournent à grande vitesse dès que l'artisan, assis sur la selle, commence à pédaler. En même temps une autre poulie de renvoi peut encore actionner une baratte ou tout autre appareil de la ferme n'exigeant pas une très grande dépense de force motrice.

Naturellement la bicyclette est soulevée au-dessus du sol sur ses axes par des supports et ses roues tournent librement.

L'installation est d'autant plus intéressante que l'arbre du touret qui supporte la meule et la scie, les poulies, peuvent être montés et démontés en très peu de temps.



Les projectiles sortant des parois de l'obus, viennent atteindre l'artilleur derrière sa pièce.

LE RADEAU DE SOIE



retenue, le cœur battant on regardait.

Brusquement, confusément, on vit quelque chose d'irrégulier, comme froissé, se détacher; la boîte qui renfermait peut-être le secret de la mort s'était ouverte et tout allait bien; le grand parachute, libéré, prenait sa forme, s'étalait paresseusement, et un point noir, Pégoud à peine visible, se balançait très doucement sous cette grande méduse translucide. Quel soulagement! Le mécanisme avait fonctionné et il ne restait plus que le

risqué d'un atterrissage mouvementé; il fut simple et l'homme s'en tirait sans une égratignure, souriant et modeste. Pendant ce temps, le monoplane libéré accomplissait les plus fantastiques cabrioles et son pilote, qui le regardait faire, concevait alors le looping et le renversement qu'il réalisait volontairement peu de jours après.

pendus dans l'espace au manche de gigantesques parasols, l'air burlesque et terrifié.

Mais cette forme en calotte n'a donné de résultats que le jour où on a eul'idée de la percer au pôle d'une cheminée, sorte

de trou par où l'air pût s'échapper sans soulever les bords et imprimer à l'ensemble des mouvements désordonnés; ce jour-là, le principe a été trouvé.

Des esprits inventifs ont conçu des engins plus ou moins raisonnables: un malheureux tailleur, certain de ses plans et confiant dans son étoile, venait s'écraser au pied de la Tour Eiffel il y a peu d'années; d'autres encore ont payé de leur existence l'honneur d'être des précurseurs malheureux.

Enfin, la décisive expérience du regretté Pégoud, ce modeste champion des manœuvres audacieuses, vint clore l'ère des tâtonnements. J'assistai à cette expérience alors sensationnelle.

Il vint, avec son air tranquille de brave garçon; personne n'eût dit que cet homme savait qu'il allait accomplir quelque chose de prodigieux ou de tragique; non loin de Versailles, son monoplane Blériot l'attendait; il faisait beau, le temps était propice; on décida qu'il allait partir.

Dans le mince fuselage de son appareil, le mystérieux parachute était rangé. Bonnet était le nom de son inventeur; ce parachute ressemblait à ceux qu'on utilise actuellement; ingénieusement disposé, plié avec soin, il allait sortir de son asile de bois et de toile, s'ouvrir et porter doucement Pégoud jusqu'à terre.

Il y avait peu de spectateurs, nul n'ayant été prévenu, et très simplement le monoplane s'envola. Pégoud était parti pour exécuter la première de ses invraisemblables fantaisies.

Ceux qui savaient, suivaient des yeux l'oiseau gris, anxieux; quelque chose de tragique passait dans l'air, frôlant le très petit aéroplane encore guidé par son pilote, devenu brusquement une sorte de héros d'une essence étrangère, capable de défier tranquillement les éléments inconnus et mystérieux.

Où et quand allait-il sauter? La respiration

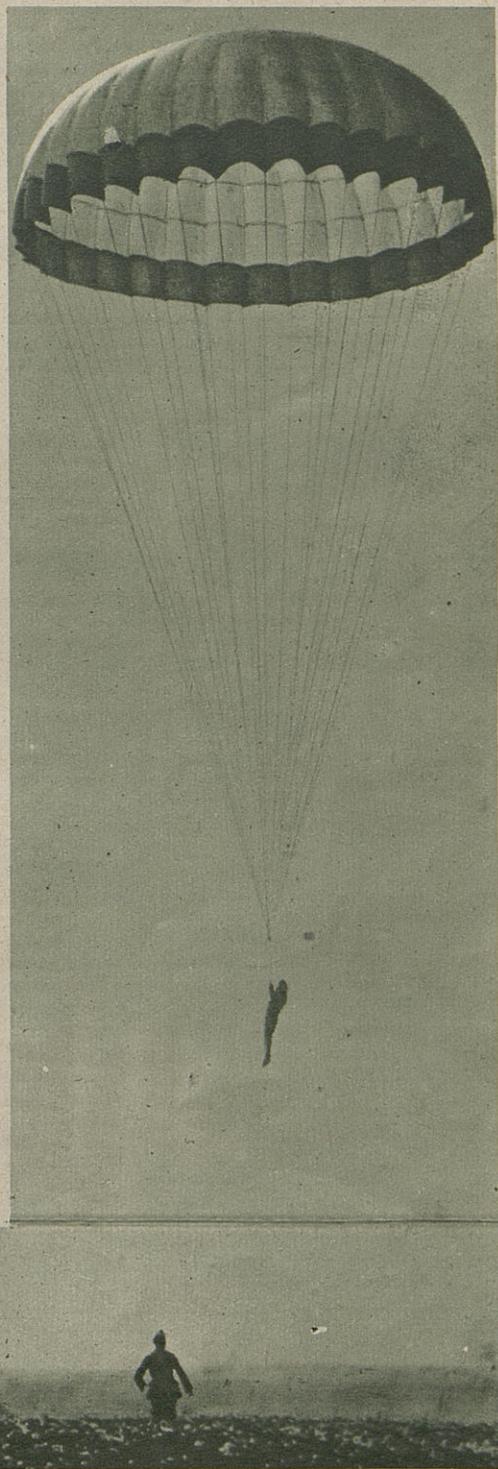
C'EST bien un naufragé celui qui, dans le ciel encore marqué de lueurs d'incendie et des noirs éclatements d'obus tirés contre l'avion incendiaire, descend lentement, doucement balancé, sauvé par ce radeau soyeux qu'est le parachute.

La minute d'avant, il observait encore un tir d'artillerie ou quelque mouvement de train ennemi à bord de son ballon, sans se soucier des desseins meurtriers qu'un cerveau allemand formait contre lui, et maintenant il songe à atterrir et regarde, tranquille, la terre qui approche; un point noir fuit vers les lignes et le communiqué ennemi annoncera demain que le lieutenant teuton a incendié un ballon captif français.

Combien de ces drames rapides eussent causé la mort de patients observateurs sans le radeau fidèle, sans le parachute, perpétuel compagnon de leur solitude?

Bien avant la guerre, bien avant les incendies et les fuites de ballons captifs dans la tempête, des audacieux ont cherché le moyen de ralentir les chutes aériennes; beaucoup, à ce jeu, se sont tués; d'autres, plus heureux, ont seulement échoué plus ou moins dans leurs tentatives, jusqu'au jour où les nécessités impérieuses ont obligé d'étudier le problème jusqu'à sa réalisation pratique.

L'idée même de la forme de l'appareil est ancienne: les premières montgolfières ont été pourvues d'espèces de parapluies destinés à ralentir la descente au moment du refroidissement intérieur; des gravures anglaises de la même époque représentent de gros hommes sus-



L'observateur d'un ballon incendié dans nos lignes atterrit, soutenu par son parachute.

J'ai vu...

Quand la guerre éclata, les expériences sportives, les acrobaties qui avaient passionné les foules, tout fut oublié.

Mais l'observation aérienne devint presque immédiatement un important facteur de victoire.

D'abord observatoire tranquille et sûr, le ballon captif devint, au bout d'un certain temps, le point de mire de l'ennemi qui, conscient des services qu'il rendait, chercha à crever par tous les moyens « l'œil de l'armée » et y parvint, hélas ! trop souvent.

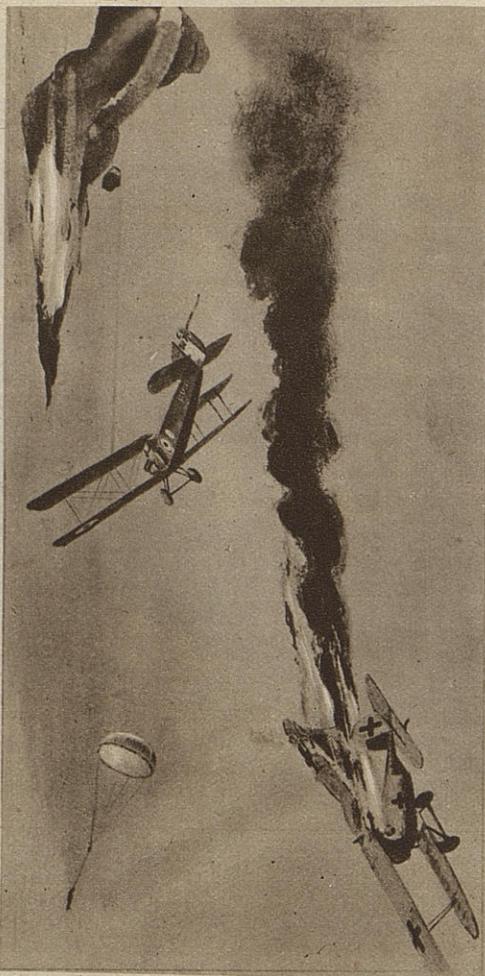
Contre le canon, on imagina alors les manœuvres savantes ; contre les avions, il fallut des mitrailleuses.

Il y eut aussi la tempête qui rompit des câbles, entraîna de l'autre côté des malheureux désarmés ; il fallait un moyen de quitter le bord quand le navire brûle, il fallait le radeau, il fallait se souvenir du parachute essayé par Pégoud.

On s'en souvint et bientôt, perfectionné, essayé, mis au point, tout en soie, élégant, il apparut dans une gaine svelte et légère, voisin et compagnon de l'observateur.

Je me souviens d'un des premiers essais exécuté à l'arrière : les nuages, très bas, cachaient ballon, parachute et observateur. Nous étions là, au pied du câble, les yeux en l'air, cherchant à percer le voile brumeux ; le téléphone avait dit : « Je suis prêt, je saute », et c'était interminablement long ; l'homme suspendu là-haut n'apparaissait pas. Enfin, une ombre régulière se détachait, majestueuse, grande ; elle traversait lentement la nappe nébuleuse. On eût dit un cercle détaché du nuage ; vaporeux, il se balançait avec son fardeau humain, très petit et noir sous cette voilure protectrice.

Un officier de marine, volontaire, fut à ce moment chargé de présenter le nouveau-né à ceux qui, au front, attendaient sa venue ; on le vit partout, exécuter sa démonstration ; il expliquait soigneusement la manière de plier l'étoffe mince et fragile dans l'étui, il montrait comment il faut se jeter hors de la nacelle pour éviter les cordages et les fils téléphoniques, disait la manière d'atterrir, face en avant, pour n'être pas traîné, et finalement



UN OBSERVATEUR QUI L'ÉCHAPPE BELLE. La saucisse est incendiée par un avion boche ; l'observateur saute dans le vide au-dessous de son ballon en flammes, cependant que son agresseur prend feu à son tour sous les balles d'un avion français.

exécutait la vertigineuse descente. La confiance gagna immédiatement les plus sceptiques et tout le monde adopta le nouveau venu.

Lesté de quelques sacs de sable disposés à la place du « passager », il fut essayé partout, à la grande curiosité des badauds militaires ; certains, se méprenant sur la nature de l'étrange véhicule inconnu, émirent des hypothèses fantastiques.

J'ai entendu un vieux territorial expliquer gravement ce qu'il pensait des progrès de la science, de la vanité humaine ; ce vieux, qui devait avoir quelque part une femme économe et sage, peut-être une fille robuste et saine promise à un gars du village parti dans les tranchées, exhalait sa souffrance, et cette espèce de philosophe sans le savoir disait avec son rude accent de dures vérités sur les existences paisibles brisées dans la monstrueuse mêlée ; devant quelques laboureurs honnêtes et assombris, il accusait avec amertume toutes ces machines des maux dont ils souffraient ; il prononçait, ce paysan illettré, un colossal réquisitoire contre la civilisation responsable d'engins diaboliques, meurtriers, responsable des agressions inqualifiables, responsable du fracas qui meurtrissait la nature à quelques kilomètres de là.

Et aujourd'hui, aucun ballon d'observation ne s'élève sans qu'aux flancs de la nacelle on puisse voir l'enveloppe jaune clair qui enferme près de 100 mètres carrés de soie ; cette enveloppe, fermée par un couvercle inférieur, est presque cylindrique ; une corde résistante traverse ce couvercle et vient se fixer au dos de l'observateur par des bretelles compliquées. Si celui-ci saute dans le vide pour échapper, par exemple, au feu du ballon incendié, le couvercle arraché laissera passer l'appareil prêt à se déployer ; 40 mètres de chute libre, puis ce sera la descente douce et lente, le parachute largement ouvert avec sa forêt de ficelles tendues sur son pourtour vers l'homme suspendu en un cône régulier, presque invisible et enfin l'arrivée au sol à peine brutale, rarement dangereuse.

Che X.

(La fin au prochain numéro.)

LA QUINZAINE SPORTIVE



Le coureur Pellissier, 2^e, course Bourges-Paris.



A Colombes, yanks et tommies luttent à la corde.



Asnières : courses d'avirons : le 8 de la Basse-Seine.



Masselis, vainqueur de la course Bourges-Paris.

En dehors de la course classique Bourges-Paris où Masselis s'adjugea la première place devant Pellissier arrivé bon deuxième, peu d'événements de grand intérêt sportif du 1^{er} au 15 septembre. A signaler cependant une fête franco-américaine au bénéfice des

sociétés sportives des pays envahis, où yanks et tommies luttèrent à la corde avec une remarquable ténacité, et, à Asnières, une course d'avirons organisée par le Cercle nautique de France en l'honneur de la classe 1920, où triompha l'équipe de la Basse-Seine.

LES SIGNES DU COURAGE (1)

LA VOLONTÉ ET SES DEGRÉS SONT FONCTIONS DE LA LONGUEUR DU NEZ.

Le signe de la volonté est fourni par le nez, ainsi d'ailleurs que tout ce qui concerne le vouloir.

« Mon nez marche d'avant et je l'suis ! » disait un personnage d'Aristide Bruant. C'était, sans qu'il s'en doutât, une parole profonde. Car le nez, c'est la volonté : se laisser mener par le bout du nez est un lieu commun symbolique inventé par un observateur de race.

Aussi les sauvages et les babies n'ont, pour ainsi dire, pas de nez. Cet ornement consiste, chez eux, en une petite boule proéminente, courte, épatée, comique, et qui, de peur de se perdre, se rattache le plus vite possible au front par une courbe plus ou moins concave.

Quand un homme présente à la fois les signes de la combativité et ce nez enfantin, indiquant le degré « minimum » de la volonté, il respire sans doute le courage, mais il a la respiration courte.

Capable d'actes héroïques, le possesseur de ce bout de nez risquera d'être pris parfois de panique, comme ces lanciers polonais (Napoléon I^{er}, troupe d'élite cependant, qui, au moment où la nuit tombait, chargeait des cavaliers autrichiens dont ils n'avaient pu distinguer, dans l'ombre, la cuirasse noire, tournèrent bride dès que le fer des lances eut heurté l'acier invisible.

Ici, évidemment, leur imagination était entrée en jeu. Nous verrons plus loin quel rôle considérable elle joue parfois dans le courage. Or, ce rôle peut être aussi bien néfaste qu'heureux. Mais, chez ces braves, c'était sûrement le courage instinctif qui dominait.

Car l'instinct en lui-même est une force intermittente et bornée. Préparé par les ancêtres, au fond de la nuit mystérieuse des temps, pour nous sauver dans certains cas prévus par eux, s'il se trouve en présence d'un danger en vue duquel il n'a pas été combiné, il peut laisser la crainte — cette autre forme de l'instinct de conservation — reprendre ses droits.

C'est pourquoi il est indispensable qu'une volonté solide vienne toujours l'encadrer et soutenir ces tendances.

Cette volonté d'une qualité au-dessus du désir se nomme persévérance.

Elle est révélée par la rectitude de l'arête du nez, d'abord ; par sa longueur ensuite. Plus le tranchant du nez s'allonge, devient résistant et rigide, plus la volonté se montrera respectivement ferme dans ses desseins, opiniâtre, inflexible.

Il est impossible de créer en nous-même le premier degré de la volonté : ceci dépend de la nature. En revanche, il est parfaitement possible de produire ou de perfectionner le second. Il nous suffit de mettre en jeu la force merveilleuse dont tout homme dispose pour modifier son caractère : le procédé mécanique de l'habitude.

Le gouvernement, plein de sollicitude pour les recrues, dont on sait le jeune âge, a la précaution de mettre à leur disposition tout

ce qui est nécessaire, dans cet ordre d'idées, sous le nom de : discipline militaire.

Ainsi, quand de pauvres petits ont des tibias sans résistance qui fléchissent sous le poids de leur corps, l'orthopédie vient à leur secours en fixant, le long de la jambe, une tige d'acier qui remplit l'office dont l'os trop mou est, jusqu'à ce qu'il soit devenu plus résistant, incapable. La discipline, armature extérieure de la volonté, apporte de même, aux courages insuffisants, un secours rigoureux mais efficace.

Celle-ci nous rend capables, à un certain moment, de dépasser ce qui semble la limite extrême de notre force nerveuse.

L'homme énergique — en présence d'un obstacle inattendu ou pour terminer d'un coup la lutte — a le pouvoir de ramasser, de concentrer toute la puissance de ses fluides en un effort qui l'élève au-dessus de lui-même.

C'est l'énergie qui, au moment suprême, fait que la volonté du chef électrise la masse des volontés moindres. C'est elle qui fait de lui l'âme de son armée.

Le signe de cette volonté suprême, qui comporte elle-même divers degrés, consiste en une bosse qui, tantôt nettement visible, fait sur l'arête du nez une saillie plus ou moins accentuée, tantôt, comme enveloppée, ne fait qu'arrondir ou soulever la ligne du nez tout entière. Elle lui donne alors la forme orgueilleuse du nez que Louis XVI a légué aux Bourbons, ou du nez en bec d'aigle, impérial et impérial, le nez de Napoléon et des conquérants.



TROIS TYPES DE NEZ, TOUTS RÉVÉLATEURS DE VOLONTÉ (de gauche à droite) : NEZ AQUILIN, NEZ DROIT, NEZ A COURBURE TRÈS PRONONCÉE.

La volonté se révèle par la longueur de l'arête du nez, d'abord, par sa forme ensuite.

LE COURAGE ET LA VOLONTÉ : LA PART DE L'INSTINCT ET DE L'INTELLIGENCE

En somme, c'est la qualité de la volonté qui fait celle du courage.

Un journaliste de mes amis, qui venait de se battre en duel pour la onzième fois et que je félicitais, me répondait en souriant : « Moi ? mais je ne suis pas courageux, puisque je n'ai pas peur !... Tandis que M... » — et il me citait le nom d'un de ses anciens directeurs — « qui crève de frayeur chaque fois qu'il va sur le terrain, mais y va quand même... à la bonne heure : voilà un brave ! »

Evidemment, c'était un paradoxe. Il contenait pourtant une grande part de vérité. On pourrait presque dire que, pour être vraiment courageux, il faut avoir le trac. N'est-ce pas Ney — le brave des braves — qui s'écriait avec sa rude franchise : « Où est-il, le J... f... qui prétend n'avoir jamais eu peur ? »

Mais le courage instinctif n'est pas à mépriser. C'est déjà fort beau de préférer la lutte à la fuite qui n'est pas chez les lièvres seulement la forme normale de l'instinct de conservation.

« Méfiez-vous du premier mouvement !... C'est le bon ! » disait M. de Talleyrand. De tous les premiers mouvements, la peur est certainement celui auquel ce mot ironique s'applique le mieux !

Ceux qui ignorent la crainte ont donc surtout de la chance. Achille, caché sous des vêtements de fille, au fond d'un gynécée, et choisissant instinctivement les armes mêlées aux bijoux qu'on lui offre, n'est pas plus responsable de ce réflexe (comme on appelle — ô ironie — les actes que l'on fait sans réflexion), que ces soldats trop préoccupés de leur sécurité personnelle, dont un roi désabusé disait à son ministre de la Guerre, lui proposant de changer la couleur de leurs uniformes : « Que vous les mettiez en vert, en rouge ou en bleu, ils fuiront toujours le camp ! »

L'homme naturellement brave doit surtout remercier ses ancêtres. Il n'a pas plus à se sentir personnellement fier de n'avoir pas peur que d'être né avec des yeux bleus ou noirs ou des cheveux bouclés et d'un joli blond.

En revanche, celui qui, à force de volonté, a su développer son courage et qui peut dire, comme Turenne : « Tu tremblerais bien davantage si tu savais où je vais te mener tout à l'heure ! » celui-là pos-



PROFIL D'UN HOMME DE GUERRE LA TÊTE DE SAVONAROLE

Front bombé, nez qui porte une bosse sur l'arête, bouche rapprochée du nez, et qui marque la fermeté, tout dans ce visage respire l'action.

Elle présente par son front, son nez et sa bouche, tous les signes distinctifs du courage qui puise dans la force d'âme une vigueur exceptionnelle.



TROIS TYPES DE BOUCHE

Partialité, Ténacité, Fermeté.

Chacun peut donc, en somme, perfectionner en lui le vouloir et le rendre capable de continuer sans faiblir tout effort commencé.

Mais les braves qui portent le signe de la persévérance ne sont pas capables seulement de se battre admirablement pour leur compte, ils ont encore la force de soutenir des courages moins fermes, de les rassembler autour d'eux.

De deux hommes également braves, si l'un a le nez enfantin, plus impatient, c'est peut-être lui qui commencera l'attaque, mais celui dont le nez est droit la poursuivra ensuite jusqu'au bout. C'est lui dont l'exemple empêchera son compagnon de faiblir.

Le nez droit est celui du commandement.

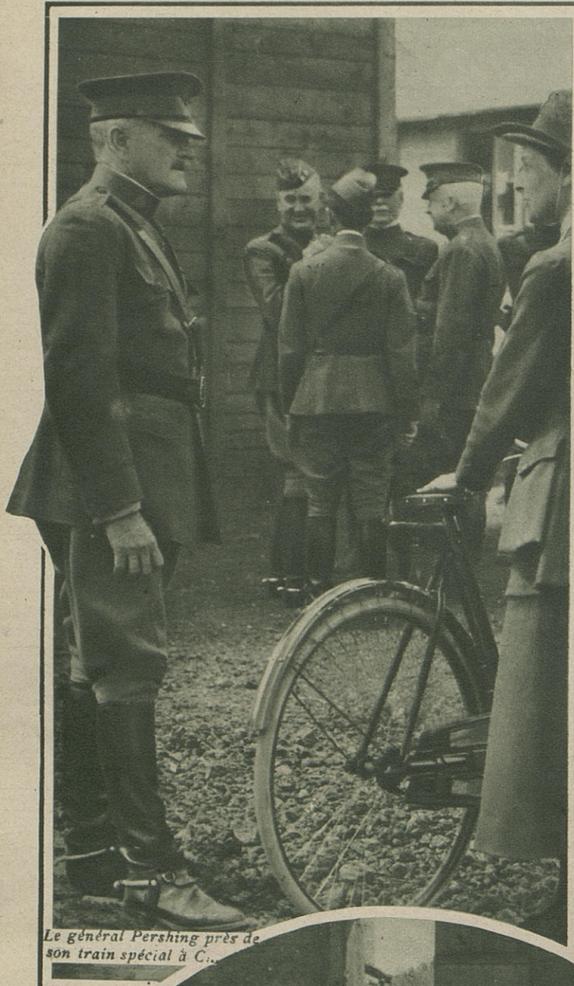


Mais il est une forme supérieure de la volonté, celle du chef : elle s'appelle l'énergie.

(1) Cet article, qui fait suite à ceux parus dans nos numéros du 1^{er} et du 15 septembre, termine la première application à la lecture des physionomies d'une méthode nouvelle pour laquelle un groupe d'études s'est récemment formé.

J'ai vu...

LES AMÉRICAINS A SAINT-MIHIEL



Le général Pershing près de son train spécial à C...



Quelques-uns parmi les 15 000 prisonniers de l'offensive.



Les tanks sur la route de Pont-à-Mousson.



L'arrêt d'une vague allemande qui contre-attaque.



Les yanks transportent un grand blessé français.



Un des tanks franco-américains aux Éparges.



L'approvisionnement des camions qui suivent les troupes d'attaque.

Tandis que l'empereur Guillaume prononçait à Essen sa dernière homélie, mélange de télégrammes Wolf et de remords, les Américains préparaient l'attaque de Saint-Mihiel. Pour la première fois, ils donnèrent seuls, en qualité de grande puissance militaire, sous les ordres directs du général

Pershing. On sait quelle fut la résistance des Allemands et l'on devine, malgré la modestie de leurs communiqués officiels, quelle valeur durent déployer les troupes américaines pour contraindre l'ennemi — à proximité immédiate de sa frontière — à évacuer une position offensive qu'il avait gardée

pendant 4 ans. Outre le résultat moral, formidable, les " yanks " ont enlevé au général Gallwitz, commandant en chef, 40 kilomètres carrés de terrain, 20 000 prisonniers, plus de 200 canons de tous calibres. Metz est sous le feu de leurs pièces lourdes. Pour un début, c'est un coup magistral!

J'ai vu.

sède, tout de même, un mérite supérieur. Mais ce mérite, où donc quelques-uns puisent-ils, plutôt que d'autres, la force de l'acquiescer ?

Dans la supériorité de leur intelligence.



Le rôle de l'intelligence dans le courage demanderait à être exposé longuement. Malheureusement, l'homme propose... mais la place dont je dispose est limitée.

Je préciserai donc seulement que — toutes choses étant égales d'ailleurs, comme disent les professeurs de science — la supériorité de l'intelligence assure toujours la supériorité du courage.

Mais il est un don de l'intelligence où la

force d'âme puise, à l'occasion, une vigueur exceptionnelle. Ce don, c'est l'imagination.

Toutes les fois que le front s'arrondit, se bombant au milieu et vers le haut, la raison, au lieu de s'appuyer sur la froide certitude des calculs, se laisse volontiers emporter par l'illusion des mirages. L'homme est un imaginaire.

Alors, s'il possède les signes naturels du courage, il portera au combat la confiance aventureuse du joueur qui n'hésite pas à courir des risques parce qu'il se croit sûr de la réussite.

Confiant dans il ne sait quelle protection toute-puissante, il marchera au danger dans la grisaille d'un rêve.

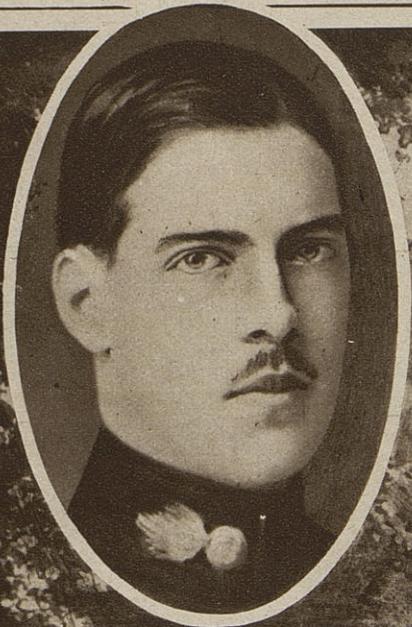
Que la bosse indiquant cette faculté prestigieuse de tout idéaliser se déplace et vienne arrondir le crâne, l'imagination fait, tour à

tour, naître l'orgueil qui ne nous permet pas de déchoir à nos propres yeux, — ou l'amour chimérique de la gloire, rêvant d'éblouir les foules anonymes, — ou le besoin de forcer l'admiration soit de ceux que nous admirons nous-mêmes, soit d'un être que nous aimons, — ou enfin elle nous donne la foi, force mystique suprême, qui amène l'homme jusqu'aux sublimes hauteurs des sacrifices surhumains, offerts à Dieu, — à une idée, — à la Patrie !...

Et c'est peut-être parce que l'imagination, avec toutes ses nuances, est la qualité dominante de la race française, que l'héroïsme a toujours été l'une de ses vertus.

Stef.-A. XANRY.

EN MACÉDOINE : L'OFFENSIVE FRANCO-GRÉCO-SERBE



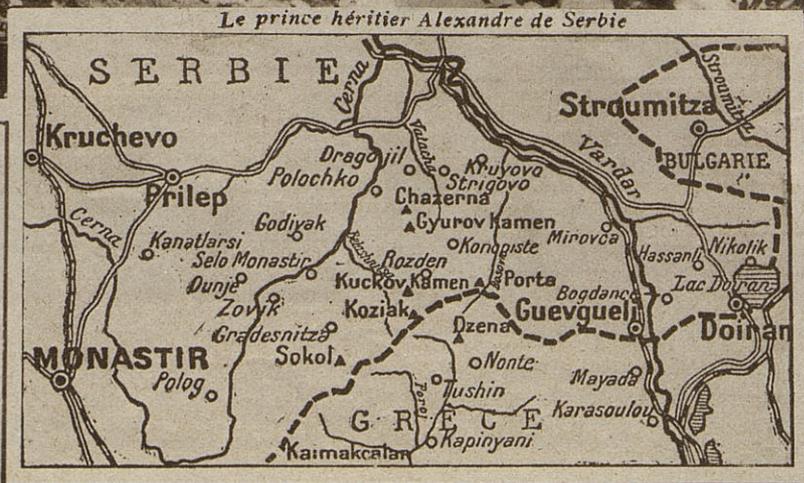
Le roi Alexandre de Grèce.



Le prince héritier Alexandre de Serbie

Le général Franchet d'Esperey.

L'armée alliée d'Orient est sortie d'une longue inactivité. Le 15 septembre elle a engagé une offensive d'une grande envergure. A l'heure où nous mettons sous presse, les résultats obtenus déjà permettent toutes les espérances. Sur 112 kilomètres, de Monastir au Vardar, l'ennemi bat en retraite devant les troupes alliées. En certains points, il a reculé de 50 kilomètres, laissant entre nos mains près de 10.000 prisonniers; 100 canons lourds et un important matériel de guerre.



A L'ORDONNANCE

CONTE INÉDIT
par Roland DORGELES



L'ADJUDANT DIT : « IL FAUDRA ME FAIRE COUPER CES CHEVEUX-LÀ !... »

A QUI faut-il reprocher l'injuste discrédit des cheveux dans la vie militaire ? J'en suis bien souvent demandé, lorsqu'à califourchon sur un bât de mulet, dans le parc du train de combat, je me livrais aux mains d'un coiffeur bénévole qui me dévastait la tête de sa tondeuse ébréchée. Je ne pense pas que ce soit Turenne, qui portait perruque, ni Carnot, qui avait les cheveux bouclés, qu'il faille incriminer. Après de longues réflexions, c'est le Petit Tondu que j'ai fini par soupçonner. Grâce à Lui j'aurai passé les meilleures années de ma vie — les meilleures quant à l'âge et non quant aux occupations — aussi parfaitement tondu qu'un œuf dur, ce qui me donnait un visage enjoué de jeune relégué.

Étant regimbeur comme personne, je comprends fort bien que les soldats tiennent à garder leurs cheveux, puisque le règlement leur ordonne d'être rasés, mais Sulphart mettait à défendre les siens une ténacité tout de même exagérée. Sans parti pris, ce n'étaient pas de jolis cheveux : ternes, épais, entortillés par mèches, on les eût dits en laine brute. Mais, tels qu'ils étaient, ils plaisaient infiniment à Sulphart et il déploya pour les conserver des ruses étonnantes qui, utilisées pour le bien du service, l'eussent certainement fait nommer « premier jus ».

L'adjutant Morache, en revanche, n'aimait pas les cheveux — les nôtres du moins, — et, après nos vivres de réserve et nos deux cents cartouches, c'étaient nos crânes qu'il inspectait le plus souvent, ne les trouvant jamais assez ras. J'ai vu de tout à la compagnie : des édentés, des bègues, des tatoués, mais je n'ai jamais vu un soldat qui eût sur la tête ce qu'on peut appeler des cheveux. Pas un, sauf Sulphart. Il garda les siens des semaines, il les garda des mois.

Il l'avait d'abord fait uniquement pour se distinguer, pour le plaisir de désobéir, puis, comme il avait beuglé aux quatre coins du cantonnement « qu'il n'y avait rien à faire pour le passer à la pierre ponce, qu'il ne marchait pas, pour ne pas se propager avec une tête de veau », il s'était entêté, ne pouvant plus se dédire, et il avait fini par considérer ses cheveux comme une sorte de symbole de sa dignité d'homme. C'était devenu une idée fixe, il ne rêvait plus que coiffure à la Capoul, il se voyait frisé comme un premier communiant, comme un mouton primé, comme un marié de village, et dans la tranchée il se peignait quatre fois par jour, croyant peut-être nous épater.

L'adjutant Morache avait bientôt remarqué cette tignasse anormale. Un matin, dans un boyau, ayant rencontré le braillard qui partait à la soupe, il lui dit en regardant

sévèrement les mèches qui dépassaient du casque :

— Il faudra me faire couper ces cheveux-là... Et c'avait été le début d'une offensive acharnée dont la tête de Sulphart était l'objectif. Dès qu'il se sentit « repéré », le camarade devint invisible. En prêtant l'oreille, on pouvait encore l'entendre, car sa voix portait loin, mais, pour le voir, mieux valait y renoncer. Ce n'était plus un soldat, c'était une ombre, une illusion, un courant d'air.

A peine arrivions-nous au repos qu'il disparaissait comme par enchantement, ayant immédiatement trouvé un coin où s'embusquer. Il était de garde aux issues, guetteur pour les avions boches, surnuméraire aux corvées de clayonnage et, grâce à ces « filons » singuliers, il travaillait le jour, veillait la nuit, passait son temps jugulaire au menton pendant que les autres jouaient à la manille, mais il « coupait aux revues de tiffes ».

Malheureusement, l'adjutant Morache était sur sa piste, aussi résolu à le faire tondre que l'autre à garder sa toison, et comme Sulphart se croyait encore une fois sauvé, s'étant fait embaucher dans une équipe de moissonneurs, il arriva une note du bureau qui enjoignait à Sulphart (Eugène) de se trouver le lendemain matin sur les rangs pour une revue de détail qui ne présageait rien de bon. Le lendemain matin, Sulphart se faisait porter malade.

Sur la présentation d'une langue qu'on eût dit passée à la craie comme une queue de billard, on le garda à l'infirmerie. Il y goûta quatre jours de bonheur parfait, entre un fiévreux qui empestait et un asthmatique qui lui toussait dans le nez, mais malgré tout épanoui à la pensée que « Morache ne l'aurait pas ».

Le dimanche matin, voulant jouir de son succès, il revint guéri au cantonnement, son casque à la main comme un panier de cerises et exhibant orgueilleusement une chevelure de ténorino au beau toupet cosmétique. Le premier admirateur qu'il rencontra, ce fut précisément l'adjutant.

— Ah ! vous voilà, éclata le sous-officier. Eh bien ! si vous ne vous présentez pas demain matin sur les rangs avec des cheveux à l'ordonnance, je vous fiche dedans.

— Pardon, mon adjudant, répliqua Sulphart avec aplomb. Je suis obligé de garder mes cheveux à cause du casque qui me donne mal à la tête. C'est le major qui me l'a dit. Même que c'est pour ça qu'il m'a gardé quatre jours.

Comme il fallait s'y attendre, Morache courut d'une traite à l'infirmerie pour se renseigner et, quand Sulphart se présenta de nouveau à la visite avec un visage de circonstance pour raconter d'une voix geignarde son histoire de casque trop lourd et de cheveux protecteurs, le major averti le jeta dehors sans égard, en portant sur le cahier : « consultation non motivée », ce qui valait deux jours de prison, au tarif de la compagnie.

Après cela, Sulphart n'avait plus qu'à céder ; mais il y avait son honneur d'homme, son diable d'honneur qui était en jeu, et, au lieu de se faire tout bonnement raser, il voulut encore tergiverser et il demanda au coiffeur de lui « rafraîchir » les cheveux.

Le lendemain, à la revue, quand il retira son calot et montra sa raie faite à neuf, il eut son petit succès d'estime, mais cela lui coûta quatre jours de plus, avec l'ordre formel du capitaine de se faire tondre avant le rapport. Sulphart retourna donc chez le perruquier, toujours pris entre son intention d'obéir et le désir de nous épater, et, s'étant livré aux ciseaux du tondeur, il lui demanda « d'en laisser juste de quoi se peigner ». C'était encore trop : le capitaine porta une troisième punition avec un de ces motifs qui vous brisent à jamais une carrière de caporal.

Alors, la rage au ventre, Sulphart prit un rasoir et, s'étant savonné, il se rasa la tête comme on se fait la barbe. Toute la compagnie défila pour admirer ce crâne insolite, aussi lisse qu'une boule de billard.



LE CRANE INDÉCENT DE SULPHART, FRAIS ET ROSE COMME UN DERRIÈRE D'ENFANT.

— Vous n'avez rien vu, les gars, hurlait Sulphart par-dessus la haie de la cambuse qui servait de prison. Attendez ce tantôt, on va rire !

L'après-midi, le général visitait le cantonnement. Comme il traversait la place à cheval, suivi de quelques officiers, il aperçut dans l'enclos de la prison, tout près de la porte, une chose étonnante qui avait germé là : c'était le crâne indécrot de Sulphart, frais et rose comme un derrière d'enfant. Le général s'arrêta émerveillé. L'autre, le nez baissé, faisait semblant de lire. Le général observa d'abord ce crâne avec intérêt, en connaisseur, comme un savant regarderait un obélisque ; puis, s'étant fait une opinion, il fronça les sourcils.

— Hep ! là-bas... le militaire.

Sulphart leva brusquement la tête, feignant la surprise.

Puis il bondit et s'arrêta à quatre pas en faisant claquer les talons.

— Qu'est-ce que c'est que cette tête-là ? Vous êtes fou, mon garçon.

— Non, mon général, répliqua Sulphart, la tête haute. C'est pour pas être puni.

Et, pas du tout intimidé, il se lança impudemment dans un récit remanié de ses démêlés avec l'adjutant, le coiffeur et le major, se faisant jouer le rôle infiniment sympathique du bon soldat persécuté.

Quand il eut terminé, le général tourna vers le capitaine un visage fâché.

— Il est de chez vous cet homme-là, capitaine ? Je regrette, je regrette beaucoup... Ce n'est pas un homme, c'est un guignol. Arrangez-vous comme vous l'entendez, mais si je reviens ces jours-ci, je veux que cet homme-là ait des cheveux comme tout le monde.

Sulphart en resta éberlué, se demandant comment on allait s'y prendre pour faire repousser ses cheveux en si peu de temps. Le capitaine trouva pour lui : il décida que Sulphart ne sortirait pas de prison tant que ses cheveux n'auraient pas repris une longueur convenable.

Et c'est ainsi que j'ai appris qu'il fallait treize jours à la Nature pour faire renaître des cheveux sur un crâne dénudé, car c'est exactement le temps que Sulphart passa « en boîte » avant de remonter à Neuville-Saint-Vaast, où le régiment avait à travailler pour le Communiqué.

ROLAND DORGELES.

L'abondance des matières nous oblige à reporter à notre prochain numéro la suite de notre roman le Secret de Brandt l'espion, par Douglas Newton, adapté et traduit de l'anglais par Albert Houlgard.

Les échos de J'ai Vu...

NICOLAS II SIFFLEUR

Nicolas II était un siffleur émérite qui eût rendu jaloux Bergeret, l'imitateur célèbre au music-hall. Jadis, au temps lointain où le souverain assassiné par les bolcheviks vivait paisible dans son palais familial de Tzarcoïe-Selo, il se plaisait à distraire les membres de la famille impériale qui, après le dîner intime, se réunissaient dans le petit salon de la tsarine; il leur sifflait les refrains populaires ou des morceaux d'opéras.

Tantôt graves, tantôt aiguës, parfois rapides, parfois lentes, d'une jolie sonorité, les modulations de l'impérial siffleur, qui retenait avec facilité tous les airs qu'il entendait, s'égrenaient parmi des variations compliquées.

Les deux airs que le *Petit Père* sifflait le plus souvent, c'étaient naturellement l'hymne russe et la *Marseillaise*! Ne les avait-il pas entendus des milliers de fois!

CONTRE LA VIE CHÈRE

Il a l'air d'un petit bourgeois. Il parcourt les boulevards accompagné d'un jeune citoyen costumé en marin et qui doit être son héritier. Il connaît tous les endroits où certaines feuilles sont exposées ouvertes; il se faufile à travers le groupe des lecteurs et, bientôt au premier rang, il lit tout ce qu'il y a là à lire, avec une studieuse attention. On lui fait de la place parce qu'il fume sa pipe de telle sorte que la fumée va dans les yeux des voisins. Cependant, s'amusant comme il est de son âge, le jeune prêtre de Neptune parcourt le trottoir à cloche-pied, tout en cherchant de l'œil les bouts de cigares et de cigarettes tombés sur l'asphalte.

Ces journaux-là une fois finis, la promenade reprend. On va jusqu'à un autre kiosque où, derrière l'auvent qui abrite des courants d'air la tenancière, les gazettes de province sont exposées. La marchande ne pouvant le voir, il décroche froidement le *Soleil du Midi* ou l'*Ouest-Eclair*, déplie et lit depuis la date jusqu'à la signature du gérant. L'enfant continue à butiner. Puis le père remet tout en place et l'on s'en va plus loin.

Plus loin, cet homme admirable et évidemment polyglotte procède de même pour les journaux étrangers. De temps en temps, il siffle: le joyeux matelot accourt, tel un épagneul, et tend sa poche, pot à tabac où l'amateur de canards renouvelle le contenu de sa pipe infecte. Et cet enfant est bien le digne fils d'un tel père. L'autre jour, il s'est emparé de trois journaux du soir qu'un passant avait laissés sur un banc et il s'est mis à crier: «*La Presse! La Liberté! L'Intransigeant!*» Trois minutes plus tard, il avait «fait» six sous! Si ces gens-là ont arrangé toute leur vie de la même façon, ils ont vaincu les spéculateurs à la hausse.

UN HÉROS GREC : LE GÉNÉRAL JOANNOU

Parmi les généraux hellènes qui rivalisent d'entrain sur le front de Macédoine, il en est un en qui l'on sent revivre l'esprit des héros d'Homère: le vainqueur de Bizani, le conquérant de Janina, c'est le général Joannou, s'est de nouveau couvert de gloire au Skra-di-Legen. Ce chef est le type de l'entraîneur d'hommes, qui électrise par son ardeur généreuse tous ceux qui sont placés sous ses ordres. On raconte que, la veille de sa dernière bataille, il convia tous les officiers de sa division à un «banquet de la mort», qui se termina par le

J'AI VU... EST VENDU DÉSORMAIS 0 fr. 60.

La crise qui nous avait déjà contraints à augmenter notre prix de vente, loin de décroître, s'accroît. Le prix du papier s'élève de jour en jour, et l'on paie maintenant 200 francs ce qui revenait jadis à 40. Les frais d'imprimerie, la main-d'œuvre, les matières premières: encre, essence, cuivre pour la gravure, les frais généraux d'exploitation enfin, ont doublé. Nous voici donc obligés de demander à nos lecteurs un nouveau sacrifice et de porter le prix de *J'ai Vu...* à 0 fr. 60. Certes, une augmentation de 0 fr. 10 par quinzaine, ce n'est sans doute pas énorme, et nous sommes sûrs que nos lecteurs préfèrent cette solution à une réduction du format ou à une diminution du nombre des pages de *J'ai Vu...* Mais nous nous efforcerons cependant de la compenser par l'intérêt toujours croissant de nos numéros.

serment de vaincre ou de mourir le lendemain: le lendemain, le premier, il s'élança à l'assaut en tête de ses troupes, et ceux de ses officiers qui ne restèrent pas couchés sur le champ de bataille furent victorieux.

Malgré toutes ses erreurs et toutes ses faiblesses, malgré ses périodes de dépression où tout paraît obscur à l'horizon et où la veulerie semble devoir régner pour longtemps en maîtresse, un peuple capable, comme le peuple hellénique, de se ressaisir aussi rapidement, peut regarder vers l'avenir avec assurance. Nous n'avons jamais douté qu'aux heures sombres succéderaient, pour nos amis grecs, des heures ensoleillées. Aujourd'hui, les épais nuages amoncelés dans leur ciel politique par l'ex-roi Constantin se sont dissipés, et une claire lumière dore à nouveau les colonnades du Panthéon.

LE BEURRE RÉGÉNÉRÉ

Nous n'avons aucune idée, en Europe, de ce nouveau traitement que les Américains appliquent à leurs beurres de consommation. Au lieu de saler fortement le beurre d'été, comme en Europe, les fermiers américains ont imaginé de lui faire subir en quelque sorte une période de léthargie; après quoi ils le présentent sous l'aspect de beurre frais. Ils l'appellent beurre magique, beurre bouilli, beurre stérilisé et beurre régénéré.

Aussitôt acheté, le beurre est fondu dans les 80 manufactures qui exploitent le procédé, puis solidifié dans l'eau glacée après addition de 1 pour 100 de glycérine et 5 pour 100 de sel, puis conservé en vase clos jusqu'à l'hiver.

A ce moment, pour le ramener à son état primitif, on fait en quelque sorte machine en arrière. Une nouvelle fusion permet d'extraire du beurre la gélatine et le sel qui y ont été incorporés, puis on le mélange à trois fois son volume de lait. L'émulsion ainsi obtenue ressemble tout à fait à de la crème fraîche

qu'il suffit de passer à la baratte pour obtenir un beurre frais.

Cela nous fait penser à la machine à fabriquer des chapeaux de soie avec des lapins vivants.

On assure que le beurre obtenu est d'excellente qualité; son prix modique lui ouvre des débouchés très nombreux. Mais il doit être vendu sous une étiquette spéciale: «*renovated butter*», qui éloigne la fraude.

MINISTÈRE DU MARIAGE

Miss Joan Kennedy vient de lancer en Angleterre une proposition originale. Elle demande la création d'un ministère du mariage.

Miss Joan Kennedy expose avec une grande logique ceci:

«L'Angleterre, comme tous les pays, subira, au lendemain de la guerre, une crise de race. Il importera de relever la natalité, non seulement dans les Iles Britanniques, mais dans les colonies et les dominions. Il faudra donc une politique, si l'on peut dire, une politique de race et de natalité. Peut-être sera-t-il nécessaire d'envoyer des fiancés hommes soucieux de se créer un foyer. Peut-être sera-t-il utile d'appliquer enfin un vieux projet et d'augmenter les impôts des célibataires pour les inciter à l'hymen.

«En tout cas la régénération de la famille par la réorganisation du mariage s'impose comme une entreprise si importante que ce ne sera pas trop d'un ministère afin d'y pourvoir. En somme, la famille n'est-elle pas, plutôt que l'individu, la cellule du monde social?»

Ainsi parle miss Joan Kennedy. Et elle demande naturellement que le futur ministère du mariage soit confié à une femme. Évidemment, c'est une femme seule qui peut être bon juge pour apprécier les qualités morales ou physiques des citoyens candidats au mariage, destinés à rénover la race!



LE GÉNÉRAL ALLENBY

Vainqueur de l'armée turque de Palestine (25 000 prisonniers, 250 canons).



LES CONSCRITS DE LA CLASSE 20 FRATERNISENT AVEC LES SOLDATS ANGLAIS, BELGES ET AMÉRICAINS.

LES ÉLEVAGES DE TORTUES

On élève les huîtres, pourquoi ne ferait-on pas l'élevage des tortues? se sont dit les indigènes des Iles Lucayes, dans la mer des Antilles.

Les tortues, en effet, sont recherchées pour deux raisons qui limitent en faveur de leur élevage: la qualité de la chair de certaines espèces et la valeur de l'écaïlle des autres.

L'élevage ne peut être entrepris qu'à la condition de respecter les formalités que la nature impose à la reproduction de ces étranges animaux. Les femelles déposent leurs œufs dans des trous qu'elles creusent dans le sable du rivage et qu'elles recouvrent soigneusement de façon à effacer toute trace de leur passage. Chaque ponte est de 150 à 200 œufs ronds de 0,05 de diamètre, entourés d'une membrane extérieure blanche et molle. Il y a trois pontes par an.

Les parcs sont de petits lacs séparés de la mer par des bancs de coraux; des vannes les relient, et à chaque marée l'eau des jeunes tortues, nullement dépayées, se renouvelle automatiquement. Les éleveurs achètent les œufs aux pêcheurs en attendant, sans doute, qu'ils puissent faire leurs récoltes dans leurs propres parcs, et les enfouissent dans des caisses remplies du sable même dans lequel la ponte a eu lieu. Les caisses sont exposées au soleil et l'éclosion se fait normalement au bout de six semaines dans ces incubateurs primitifs. Les jeunes tortues sont alors soigneusement déposées dans de petits enclos de deux ou trois mètres carrés protégés contre leurs ennemis, les crabes et les oiseaux de proie, par un grillage métallique. Là, elles se développent, grandissent, recevant comme nourriture, suivant les espèces, les unes des herbes, les autres de petits poissons. Lorsqu'elles peuvent se suffire à elles-mêmes et lorsque leur carapace est assez résistante pour les protéger, on les lâche dans les étangs où elles terminent leur élevage.

LA RÉPUBLIQUE DE MORESNET EST-ELLE EN GUERRE?

A l'occasion du quatrième anniversaire de la guerre, notre confrère *Excelsior* publiait un tableau montrant la situation des différents pays du globe. Ce tableau, fort bien documenté, était cependant incomplet, puisqu'il ne mentionnait pas si la république de Moresnet était belligérante ou neutre.

Car Moresnet est en effet un petit Etat indépendant de 3 500 habitants qui est enclavé entre Verviers et Aix-la-Chapelle.

Après avoir appartenu à l'Autriche, Moresnet devait être annexé à la France, mais des contestations surgirent entre Napoléon I^{er} et le gouvernement prussien. Après la chute de l'Empire, on continua à se disputer la possession de ce petit coin de territoire. Mais, comme toute solution fut impossible, Moresnet fut déclaré neutre, et le 1^{er} août 1914, lorsque la guerre éclata, cette situation provisoire durait toujours.

A Moresnet, tout était mixte. Le bourgmestre de la capitale, Altenberg, était alternativement belge et prussien, et il en était de même du chef de gare. Les deux langues, le français et l'allemand, étaient sur le pied d'absolue égalité.

Mais maintenant on ne sait si Moresnet a dû suivre l'exemple de la principauté de Lichtenstein et se ranger aux côtés des puissances centrales, ou bien la petite République doit-elle subir la loi de l'envahisseur jusqu'au jour où le Congrès de la Paix lui rendra son indépendance?



NOS SOLDATS DANS LES RUINES DU CHATEAU DE COUCY
LE CHATEAU RECONQUIS PAR LES BRITANNIQUES.

LA DÉFENSE CONTRE LES SOUS-MARINS

vue par un Allemand

Le secrétaire d'Etat de la marine américaine, M. Daniels, répondant à une rodomontade du Kaiser, disait, il y a quelques jours : « Le sous-marin est fini en tant que facteur déterminant de la guerre. Il est toujours une menace tant qu'il en reste un seul en mer. Nous perdons et nous continuerons à perdre des navires de temps à autre, mais nous n'avons plus à nous préoccuper d'une efficacité décisive des sous-marins ». Et les événements ne sont-ils pas là pour démontrer la réalité de la thèse de M. Daniels ? Les sous-marins ont-ils empêché l'Amérique de nous envoyer les 15 à 1 600 000 soldats qui se battent sur notre front, coude à coude avec nos poilus ! A peine, on le sait, ont-ils coulé de temps à autre quelque transport qui revenait sur l'est chercher de nouveaux hommes dans ce réservoir inépuisable qu'est le Nouveau Monde. De son côté le gouvernement anglais a fait des déclarations aussi nettes que celles du ministre américain. Il a fait même plus. Comme l'amiral von Capelle s'évertuait à nourrir encore d'illusions le peuple allemand sur l'efficacité de la guerre sous-marine, l'Amirauté britannique a publié la liste nominative des 150 commandants de sous-marins allemands coulés ou capturés, ce qui démontrait d'une façon irréfutable que le sous-marin n'est pas une arme invincible.

Les Allemands se sont indignés de cette publication et pour une de ces raisons qui déconcertent : parce que, a dit un communiqué officiel, « elle est de nature à amener en Allemagne un effet déprimant et parce que l'Angleterre devrait avoir honte de recourir à des mesures déshonorantes propres à entacher son blason ! » Le même communiqué ajoute que l'Allemagne construit plus de sous-marins qu'elle n'en perd et se termine ainsi : « Nos pertes en sous-marins sont évidemment regrettables, mais explicables pour tout homme compétent par l'accroissement des moyens de défense et l'augmentation du nombre des sous-marins ennemis ». C'est là un aveu précieux et qu'il faut retenir. Ainsi l'accroissement de nos moyens de défense gêne terriblement l'ennemi. Aussi bien l'aveu en avait-il été déjà fait par l'un de leurs plus réputés commandants de sous-marins, le commandant de l'*U-53*, le capitaine Rozé. Il fit à Munich, en mai dernier, sur la contre-attaque sous-marine des gouvernements de l'Entente, une conférence sensationnelle, que toute la presse germanique a reproduite, et qui parut à peu près *in extenso* dans les *Dernières nouvelles de Munich*. Sûr, d'intéresser nos lecteurs, nous allons en donner ici l'essentiel.

LA CONFÉRENCE DU CAPITAINE ROSE : LA PROTECTION PAR FILETS ET PAR BATEAUX

Les sous-marins allemands traversent la zone des eaux allemandes barrée par les mines anglaises sous la conduite des navires d'escorte, et cela sans danger grâce au travail infatigable des drague-mines. Un obstacle plus dangereux est formé par le filet en fil de fer qui s'étend sur 40 kilomètres entre Douvres et Calais. Les mailles sont grosses d'un quart de mètre et tous les 200 mètres sont ancrés des flotteurs en bois avec des explosifs, qui font accourir de nombreux bâtiments de patrouille très actifs dès qu'un choc entre sous-marin et le filet, grâce à la tension de ce dernier, les fait éclater. Nos sous-marins passent en partie par-dessus le filet, en partie par-dessous. Pour autant qu'on le sait, malgré de dangereux incidents, aucun de nos sous-marins n'est tombé victime de cet engin. Des filets semblables protègent les ports à l'est de l'Angleterre et de l'Ecosse.

Plus de 5 000 bâtiments de toutes espèces : torpilleurs, contre-sous-marins, canots à moteur, bateaux de pêche, chassent à la surface de l'eau nos sous-marins. A cela s'ajoutent les

« trappes » à sous-marins qui, d'après l'avis du conférencier, sont manœuvrées d'une façon souvent insensée et qui ne peuvent tromper aucun commandant de sous-marin expérimenté. Tous ces bateaux sont armés de canons et emploient des bombes sous-marines. Ces bombes sont suspendues à la poupe et contiennent quelque cent kilos d'explosif agissant

LA GALERIE DE L'INFAMIE



LE CAPITAINE VON FORSTNER qui coula le *Palapa*



LE COMMANDANT VALENTINER qui torpilla l'*Ancona*



LE CAPITAINE SCHNEIDER qui torpilla l'*Arabic*.



LE CAPITAINE SCHWIEGER qui coula le *Lusitania*.

Sous cette rubrique, « la Galerie de l'Infamie », la presse illustrée anglaise a donné les portraits de quelques-uns des cent cinquante commandants de sous-marins allemands détruits par les forces navales de l'Entente. Beaucoup de ces officiers périrent au cours du combat où leur unité fut prise ou coulée. D'autres sont prisonniers. Voici quatre des plus célèbres de ces écumeurs de la mer qui gardent sur leur conscience des torpillages de navires-hôpitaux ou de bâtiments sans défense.

à une profondeur déterminée. C'est le moyen de combat le plus désagréable pour les sous-marins ; leur effet matériel est à vrai dire fort mince, mais leur effet moral, par le bruit infernal de la détonation, est très grand, surtout sur un équipage inexpérimenté.

LES MICROPHONES, LES DIRIGEABLES DE MARINE ET LES BOMBES

De nombreux bâtiments d'écoute, armés de microphones des plus sensibles, restent en outre aux aguets. Par une mer calme, ils peuvent entendre le bruit caractéristique du sous-marin qui s'approche. Aidés, par d'autres bateaux, ils tentent alors d'encercler le sous-marin et de l'entortiller dans des filets. Les Anglais espèrent bientôt, grâce à l'esprit inventif des Américains, découvrir à plus de dix milles marins, soit dix-huit kilomètres, l'approche d'un sous-marin. Cependant, même pour ce cas, nos contre-mesures sont prêtes.

Près des côtes, on rencontre des dirigeables et des avions en nombre « étonnamment » grand (*erstaunlich*). Ils peuvent être très gênants pour nos sous-marins ; mais il s'agit la plupart du temps de machines et de pilotes sans grande valeur, car tout ce qui est bon est envoyé au front. Le plus grand danger est constitué finalement par les sous-marins ennemis qui se trouvent aux aguets près des endroits par lesquels nos bateaux doivent passer. Heureusement qu'il n'est pas trop facile de torpiller un sous-marin.

A ces mesures s'ajoutent celles prises pour la protection des bateaux de commerce menacés. Elles consistent la plupart du temps à les rendre autant que possible invisibles, et là les Anglais déploient une habileté qu'il nous faut reconnaître, surtout dans le dégagement de nuages de fumée. On songe à introduire en grand l'huile comme combustible, mais l'installation exige pour cela au moins six mois. Un système de protection très employé est le camouflage. Après qu'on eut pendant quelque temps peint les bâtiments couleur gris de mer, on les peint maintenant de teintes les plus bariolées. Aujourd'hui, tous les bateaux naviguent en convoi. Cela a ses avantages et ses inconvénients. La règle est que chaque bâtiment marche constamment en zigzag.

COMMENT PÉRIT LE « PRÉSIDENT LINCOLN ». LA CANAILLERIE D'UN COMMANDANT DE SOUS-MARIN BOCHE

A ces diverses considérations, ajoutons une tragique histoire que Grosclaude a relatée dans les colonnes du *Figaro*. Elle éclairera encore nos lecteurs, si besoin est, sur la délicatesse de l'âme boche. Elle a trait à l'une des pertes les plus sensibles de la flotte de transport des États-Unis, celle du *Président Lincoln*, torpillé à son voyage de retour il y a quelques semaines :

Le bâtiment sombra en peu de temps, mais l'équipage put se réfugier dans les canots de sauvetage et sur les nombreux radeaux qui couvrent le pont et les bordages et même les haubans de tous les navires qui transportent une cargaison humaine depuis la guerre. Le temps était beau, le nombre des disparus fut peu élevé. Canots et radeaux flottaient sur l'infini de la mer, espérant un secours éperdument sollicité par les appels de la T. S. F. Il faut avoir connu l'angoisse de ces appels, si déchirants pour qui les reçoit inopinément à son bord, alors surtout qu'on se trouve impuissant à y répondre, comme c'est le cas sur les navires de passagers, auxquels un règlement douloureux interdit de se détourner de leur route en pareille circonstance.

Soudain un périscope apparaît au milieu de la flottille de canot ; et de radeaux ; puis le sous-marin émerge et l'on voit sortir du capot le capitaine et son lieutenant accompagnés de quelques hommes. Manœuvrant au milieu de leurs victimes, les officiers engagent la conversation du ton le moins embarrassé. Il s'agit pour eux de convaincre les matelots américains de l'absurdité dont leur gouvernement aurait fait preuve en les lançant dans une guerre inutile contre un pays « qui ne leur voulait que du bien » ; et, pour donner plus de force à cette propagande, le capitaine du *U-boa* commence une distribution de thé et de cigarettes. Après quoi il réclame un officier du bord. Comme on ne s'empresse pas de lui donner satisfaction, il insiste de telle façon qu'un jeune lieutenant croit devoir se dévouer et se met à sa disposition. Le commandant accoste son canot et fait passer l'officier sur son sous-marin, en s'excusant de devoir le retenir ; c'est, dit-il, pour gagner la prime de 10 000 marks que le gouvernement allemand a promis pour la capture du premier officier américain. Mais quelqu'un troubla la fête. Un destroyer américain est signalé au loin, arrivant à toute vitesse. Il n'est que temps de plonger. Le sous-marin s'engloutit, emportant le lieutenant américain sous les flots.

L'histoire ajoute, telle qu'on me l'a contée tout d'abord, que le sous-marin fut coulé, engloutissant son otage. Quelle tragédie ! Heureusement, ou malheureusement ? L'histoire n'est pas exacte sur ce point, on avait cru le sous-marin coulé ; on a, depuis lors, acquis la certitude qu'il a échappé et qu'il est rentré à son port d'attache, avec son prisonnier.

EN MARGE DE LA GUERRE



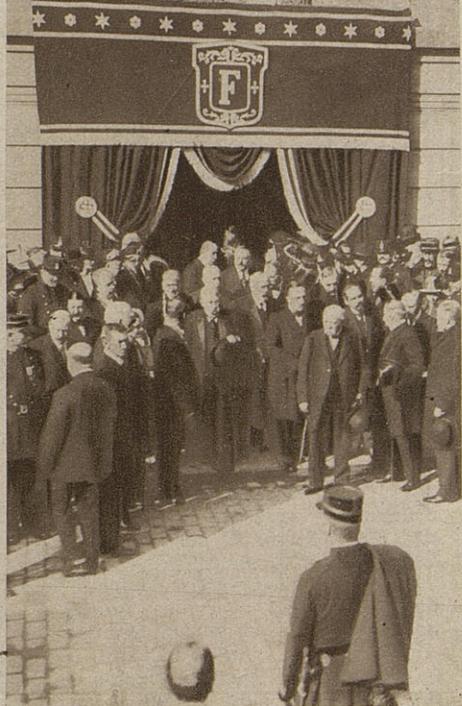
L'archevêque Patrick G. Hayes, chef religieux des troupes américaines en France, et son secrétaire général, le commandant major Dineen.



Le capitaine Gaston Dumesnil, député de Seine-et-Marne, tué à l'ennemi, dans les tranchées de Vauxaillon.



M. Abel Ferry, député des Vosges, mort de ses blessures reçues aux côtés de son collègue Gaston Dumesnil.



Aux obsèques de M. Abel Ferry, M. G. Clemenceau, M. Stephen Pichon et les membres du gouvernement, à la maison mortuaire, rue Bayard.



Embarquement de chevaux d'officiers américains dans un secteur en avant de St-Mihiel.



M. Élie Héber, délégué général de la Ligue aérienne française pour la Martinique (à gauche), et Mlle P. Savane, licenciées lettres, qui ont fait dans la grande île, en faveur du développement de notre flotte aérienne, une série de conférences et ont amené de nouveaux et nombreux adeptes à la Ligue.



Un poste d'écoute français dans les lignes avancées, pour entendre l'ennemi, près de S...



Chien de liaison français, tué en mission dans les fils barbelés.



Les débris du gotha abattu près de Gonesse, dans la nuit du 15 au 16 septembre, alors qu'il revenait de survoler la région parisienne.



La tombe du lieutenant aviateur Quentin Roosevelt, après qu'elle eut été entourée d'une balustrade et décorée par nos soldats à Chamery.



Un soldat américain rentrant chez lui, au cantonnement.



Dans les caves du Panthéon : les bronzes et pendules du château de Compiègne.



Les Orphelins de la Guerre à la campagne, dans un village près d'Étretat, sous les auspices de l'Association nationale des Orphelins de la Guerre et de la Red-Cross américaine.



Les ministres Boret et Clémentel au meeting de motoculture, à Verrières.

LES CANONS AMÉRICAINS BOMBARDENT LES FORTS DE METZ

Le 19 septembre, don Martin, correspondant de guerre aux armées américaines, télégraphiait au *New-York Herald* :

« Depuis plusieurs jours, l'artillerie américaine dirige son tir sur les forts de Metz. D'après les observations aériennes, plusieurs coups ont porté. »

« Quelques-uns des canons chargés de cette besogne sont capables non seulement d'atteindre les forts, mais la ville elle-même et, si cela était nécessaire, d'envoyer leurs fantastiques projectiles bien au delà de la place fortifiée. »

Le lendemain, 20 septembre, les journaux de Metz publiaient une note officielle allemande qui venait confirmer l'information donnée par don Martin à son journal. Elle était ainsi conçue :

« Depuis plusieurs jours, l'ennemi bombarde Metz avec des canons à longue portée. Ce bombardement a toujours été possible pendant les années qu'a duré la guerre, et on l'attendait depuis longtemps. Les canons modernes ont une portée beaucoup plus grande que la distance qui sépare de Metz le sud de Pont-à-Mousson. Le bombardement actuel n'a, par conséquent, aucune corrélation avec le fait que l'ennemi se soit rapproché de la ville après notre évacuation du saillant de Saint-Mihiel. C'est simplement un accompagnement des combats actuels à l'ouest et au sud-ouest de Metz, qui cessera quand ces combats seront terminés. C'est pourquoi le gouvernement n'a procédé à aucun changement en ce qui concerne le déplacement dans cette région du gouvernement d'Alsace-Lorraine. »



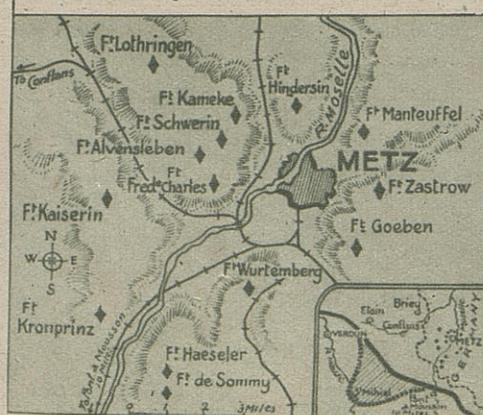
Est-il bien exact, comme le déclare le rédacteur de la note allemande, qu'il n'y ait aucune corrélation entre le bombardement de Metz et la réduction du saillant de Saint-Mihiel par les forces franco-américaines? Il est permis d'en douter, quoique nos communiqués officiels ne donnent aucune précision à ce sujet. On sait, en effet, que la brillante victoire des Yanks a permis au maréchal Foch de pousser ses lignes jusqu'à 18 kilomètres de l'importante bifurcation de Metz-Sablons, qui sert si souvent de but aux bombardiers de l'aviation britannique, et à 12 kilomètres du fort de Sommy, qui est le plus rapproché de notre frontière. Notre front, dans l'Est, suit maintenant une ligne presque droite qui, du sud de Verdun, va rejoindre Lunéville. Quoi qu'il en soit, un fait est acquis : nous bombardons les défenses de Metz et, quoi qu'en disent les autorités prussiennes, c'est là un fait d'importance qui ne peut manquer d'avoir un certain retentissement dans toute l'Allemagne du Sud.

Quelles sont les intentions de Foch? Va-t-il tenter de franchir la frontière et de réduire la formidable forteresse de Metz que les Allemands ont dressée entre nous et le Rhin? C'est son secret et celui de demain. Nous n'avons point à préjuger de ses intentions. Mais, comme c'est là une éventualité possible, il nous est permis de nous demander quelle est la valeur des défenses de la vieille cité lorraine et si ses forts auront le même sort que ceux de Namur et de Liège.

Jusqu'en 1899, les Allemands conservèrent à la place de périmètre restreint qu'elle avait en 1870. Néanmoins ils construisirent pendant ce laps de temps de



Vue panoramique de Metz.
— Un des ponts sur la Moselle.



Metz et sa ceinture de forts dont les Américains ont commencé le bombardement. A droite : carte générale du secteur Saint-Mihiel.

nouveaux ouvrages, savoir : Sur la rive droite de la Moselle, les forts Auguste-de-Wurtemberg, Goeben, Zastrow et Manteuffel ;

Sur la rive gauche, les forts Hindersin, Kamecke, Alvensleben et l'ouvrage de Manstein. Ce dernier forma, avec les anciennes fortifications du mont Saint-Quentin remaniées, la « feste » Frédéric-Charles.



De nombreux ouvrages furent construits dans les intervalles : batteries cuirassées avec abris et observatoires, tranchées d'infanterie, dépôts de munitions, etc., principalement entre les forts Kamecke, Alvensleben et Manstein, sur le front ouest, le plus exposé aux attaques. En outre, le réseau des commu-



LE MIRAGE

Une caricature allemande parue le 9 août 1917, dans le *Lustige Blätter* avec cette légende : « Contemplez-là de loin l'Alsace-Lorraine... Vous ne l'atteindrez jamais ! »

nications par toutes les voies ferrées fut développé dans toute la place. En un mot, Metz fut constamment tenue à la hauteur, et garda ses dimensions restreintes. Le périmètre ne dépassait pas 25 kilomètres ; la distance moyenne des forts à la ville était de 3 à 4 kilomètres. Le seul but poursuivi semble avoir été la conservation de la place en cas d'invasion, mais sans lui assigner un rôle stratégique de quelque envergure.

Depuis 1899, une nouvelle ligne de défense a été créée à l'ouest et au sud-ouest, à une distance de 3 à 6 kilomètres de la précédente. Des festes ou groupes d'ouvrages ont été établis, savoir (en commençant par le nord-ouest) : au nord-ouest de Saulny (feste Lothringen) ; au Point-du-Jour (feste Kaiserin) ; à Gorgimont (feste

Kronprinz ; au sud-ouest d'Auguy, sur le Saint-Blaise (fort Haeseler, avec Sommy).

Sauf le fort Haeseler, où l'espace manquait, tous ces ouvrages, ainsi que la « feste » Frédéric-Charles, plus ancienne, sont très résistants ; dotés de batteries lourdes, de redoutes d'infanterie, de magasins et de casernes à l'épreuve, ils sont entourés de réseaux de fils de fer. Leurs dimensions sont de 1 000 mètres sur 500 environ.



Quelques années seulement avant la guerre, la ligne générale Lothringen, Kaiserin, Kronprinz, Haeseler fut prolongée sur la rive droite de la Moselle et de la Seille. Des ouvrages furent construits à Verny, Orny, Mont-Sainte-Barbe, Argancy. L'autorité militaire procéda en outre à des achats de terrain vers Sorbey, Landremont, Mercy-les-Metz.

Enfin, sur la rive gauche, un ouvrage fut commencé près d'Amenvillers. L'action des « festes » Lothringen et Kaiserin fut ainsi notablement étendue vers l'ouest où les Allemands tiennent solidement le plateau jusqu'à proximité immédiate de la frontière française.

Le fort Lothringen commande la route de Saint-Privat ; le fort Kaiserin surplombe Gravelotte ; le fort Kronprinz défend le ravin de Gorge et le passage de la Moselle ; enfin le fort Sommy remplit le même rôle sur l'autre rive du fleuve.

Le périmètre du camp retranché de Metz atteint actuellement 75 kilomètres. La défense d'une place de cette étendue exigerait des effectifs énormes ; mais les plus récents ouvrages construits semblent destinés moins à augmenter la valeur propre de la forteresse qu'à faciliter la manœuvre des armées. Si celles-ci étaient rejetées sur le Rhin, la défense se concentrerait vraisemblablement dès le début sur la ligne des anciens forts toujours tenus à hauteur des derniers progrès.

Ces forts consistent en tourelles et en coupoles cuirassées noyées dans des massifs de maçonnerie et contenant des canons lourds actionnés par une machinerie compliquée qui permet d'en changer l'emplacement pour empêcher un repérage précis. Il nous sera donc moins facile de leur imposer silence que ce ne le fut en 1914 aux Allemands lorsqu'ils bombardèrent les défenses de Liège et de Namur. Néanmoins les défenses de Metz ne sauraient résister bien longtemps aux coups directs des pièces géantes et des obusiers lourds. A l'heure actuelle, quelques sacs de terre sont un abri plus sûr, une défense plus difficile à renverser que des montagnes de maçonnerie.

R. VAUBAN.

J'ai vu.

LE PRÉSIDENT POINCARÉ VU PAR LES BOCHES



UN ROI VIENT. — Le nouveau maître de l'Élysée : Voulez-vous, je vous prie, me faire visiter la maison ! (Lustige Blätter.)



ENFIN SEUL !
Le coq dans sa basse-cour. (Simplicissimus.)



Ainsi parla Poincaré : « L'Allemagne devra demander à genoux la paix à la France. »



RIBOT : M. le Président, vous partez pour le front ?
POINCARÉ. — Non, c'est ma tenue de civil.



LE SALUT DE REIMS (Kladderadatsch.)



A PROPOS DE L'EMPRUNT RUSSE : Les souscripteurs pourront toujours se chauffer. (Jugend.)



LE MAÎTRE DE LA FRANCE : RAYMOND ! (Kladderadatsch.)

Avec Clemenceau, Foch et Wilson, le président Poincaré occupe une place d'honneur, et même la première place, dans la galerie de ceux sur qui les Boches essayent quotidiennement les traits de leur lourde ironie. Certes, il ne leur fut jamais sympathique. Dès le jour où la confiance du pays appela le président Poincaré à la plus haute magistra-

ture de la France, ils sentirent que ce grand Lorrain serait l'homme de la Revanche. Aussi l'accablèrent-ils de leurs injures répétées qui sont, à nos yeux, comme des titres de gloire. Il est vrai que le président Poincaré en a bien d'autres, puisqu'aux heures des pires angoisses il a su vraiment incarner l'âme de cette France qui n'a jamais désespéré.

J'ai vu...

NOS SOLDATS DANS SAINT-MIHIEL RECONQUIS



La sortie de la messe de délivrance.



Poilus et yanks ayant défilé dans les rues de la vieille cité lorraine.

Le 12 septembre au soir, les habitants de Saint-Mihiel, qui depuis quatre ans, presque jour pour jour, vivaient sous la botte allemande, reçurent l'ordre de regagner leurs foyers et de s'y tenir enfermés jusqu'au lendemain midi. Quelques curieux enfreignirent la consigne et risquèrent un œil par les ouvertures de leurs volets à sept heures du

matin. Quelle émotion : des uniformes français !... Nos soldats !... Les Nôtres !... Et ce furent des cris d'allégresse folle, une joie délirante... Elle était donc finie, l'hallucination atroce... Les drapeaux tricolores, soustraits depuis quatre ans aux perquisitions de l'ennemi, fleurirent toutes les fenêtres, et le chant de la *Marseillaise* monta dans l'air.

Hygiène **CRÈME SIMON** Beauté
POUDRE
SAVON

ARTICLES POUR MILITAIRES
Papeterie, Stylos, Pierres à briquets, etc.
Catalogue franco. WEILL, 94, rue Lafayette, Paris.

EPILEPSIE MALADIES NERVEUSES
Guérison radicale. Notice gratis.
NERVODONAL, 57, rue Suffren, Paris.

POUR RÉUSSIR en tout par l'hypnotisme, Notice 0 fr. 20.
W. FILIATRE, Éditeur, Cosne (Allier).

ASTHME
REMEDE EFFICACE
CIGARETTES OU POUDE
ESPIC
500 PHOS. Signature J. ESPIC sur chaque cigarette

PELADE NOTICE GRATUITE
BENIT, pharmacien
27 rue Matabiau, Toulouse

RELIURE EMBOITAGE J'AI VU...
"4^e année de guerre (Août 1917-Août 1918)".
Franco domicile, 5 fr. 75 net.

Pour conserver les numéros de *J'ai vu...* procurez-vous notre RELIEUR ÉLECTRIQUE, 3 fr. 75 franco.

HERNIE
BREV. S.S.D.G.
Envoi du Catalogue Franco - ESSAI GRATUIT - MEYRIGNAC Bté 229, rue St-Honoré PARIS

NOUVEAU BANDAGE PLUS
de SOUS-CUISSE
de RESSORT DORSAL
Contention parfaite - Fixité absolue



Vous achetez
de l'endurance

en acquérant les

Bandes molletières "TOUSPORTS"

fruit de l'expérience de quatre ans de guerre
solides, élégantes, extensibles, imperméables,
munies d'un système d'attache simple et pratique,

qui soutiennent le jarret
sans comprimer ni glisser

Vous les trouverez dans tous les magasins bien assortis, en toutes nuances et tailles courantes, à partir de 9 fr. 90. A défaut, indiquez sur mandat-carte adressé au fabricant L. J. CHOMIER, SAINT-ÉTIENNE (Loire), la teinte désirée, et vous recevrez par retour franco la paire commandée.

UN LIVRE INDISPENSABLE

LYCÉENS, ÉCOLIERS,

POUR LA RENTRÉE

N'OUBLIEZ PAS DE VOUS MUNIR DU

PETIT

DICTIONNAIRE ORTHOGRAPHIQUE

DE POCHE

par **JEAN SAULNIER**

Indispensable à tous pour écrire sur toutes choses

Ce petit volume, très élégamment présenté dans une reliure solide et pratique, ne déforme pas la poche. Il ne pèse que 95 grammes. Ce Dictionnaire est orthographique; il contient toutes les indications concernant la grammaire, ainsi que les règles essentielles d'accord. Tous les mots, même les plus nouveaux, y sont classés.

En le consultant, on ne doit plus commettre une faute d'orthographe.

Que les jeunes générations sont heureuses! Elles ne connaîtront pas le "supplice de l'orthographe", puisqu'elles auront, avec le "Petit Dictionnaire Orthographique de poche", le moyen de déjouer tous les pièges.

Gabriel HANOTAUX,
de l'Académie Française.

Le PETIT DICTIONNAIRE ORTHOGRAPHIQUE DE POCHE s'adresse :

A toutes les personnes cultivées ayant souci d'écrire et de parler de la façon la plus correcte ;
A tous ceux qui, en voyage, à la campagne, veulent avoir un aide-mémoire à portée de la main ;
A tous ceux qui se déplacent pour leurs affaires et ne peuvent se permettre une défaillance d'orthographe ;
Aux dactylographes qui ont si souvent à se remémorer l'orthographe d'un mot, une règle difficile ;
Aux étudiants, élèves des lycées, pensions et écoles, qui pourront enfin avoir toujours sur eux un dictionnaire orthographique.

PRIX : 2 fr. 50 net
Franco recommandé : 2 fr. 60

Jamais dictionnaire orthographique aussi complet n'a été présenté au public sous une forme aussi élégante, aussi pratique et pour un prix aussi minime.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, Rue de Provence, PARIS

URODONAL

dissout l'acide urique

Goutte
Gravelle
Rhumatismes
Artério-Sclérose
Aigreurs

Recommandé
par le Professeur
LANCEREAUX,
Ancien Président de
l'Académie de Médecine,
dans son
TRAITÉ de
la GOUTTE



URODONAL
nettoie le rein.

Lave le foie et les
articulations.

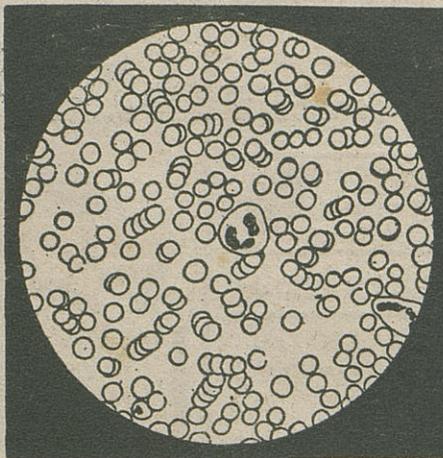
Assouplit les artères

Évite l'obésité.

Etablissements
Chatelain, 2, rue
Valenciennes,
Paris, et toutes
pharmacies. Le
flacon 100, 8 fr.
les 3 fco, 23 frs. 25

Globéol

Tonique vivifiant. Enrichit le sang



Augmente la
qualité et la
quantité des
globules rouges

Anémie
Neurasthénie
Tuberculose
Convalescence

Communication à
l'Académie de Médecine
du 7 juin 1910

SANG GLOBÉOLISÉ

L'OPINION MÉDICALE :

« Deux examens de sang, un avant la cure, l'autre à son achèvement, permettent de toucher « de l'œil », sinon du doigt, la relation de cause à effet, de voir en vertu de quel phénomène physiologique très simple a pu s'accomplir la rénovation constatée chez les malades soumis à l'action du Globéol. »

« Etant donné la facilité et l'innocuité de la médication par le Globéol, et surtout son admirable et indéniable efficacité, il importe donc, désormais, de toujours donner à l'opothérapie sanguine la place qui lui revient et que, incontestablement, elle mérite la première. »

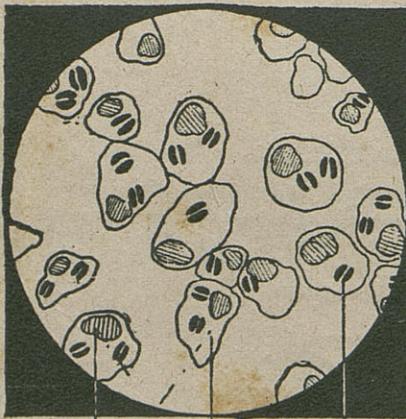
Docteur MILLOT,

Médecin légiste de la Faculté de médecine de Lyon.

Toutes pharmacies et Etablissements Chatelain, 2, rue Valenciennes, Paris. Le flacon, franco, 7 fr. 20; les 3 flacons, franco, 20 francs.

Pagéol

Energique antiseptique urinaire



Noyaux des Globules
Gonocoques
Globeaux blancs
Goutte de pus vue au microscope

Guérit vite
et radicalement

Supprime
les douleurs de
la miction

Évite toute
complication

Communication à
l'Académie de Médecine
du 3 décembre 1912

L'OPINION MÉDICALE :

« Il suffit donc pour seul et unique traitement par la nouvelle méthode, de prendre, au début de chaque repas, jusqu'à complète guérison, de 15 à 20 capsules de Pagéol dans les 24 heures, quantités qui s'abaissent des deux tiers dans les états chroniques. Les résultats ne se font pas attendre, ils sont tels que, vraiment, il serait bien difficile de vouloir exiger davantage, et qu'il paraît tout à fait impossible de pouvoir véritablement faire mieux. »

Dr HENRI LABONNE,

Ancien interne des hôpitaux de Paris,
Licencié ès-Sciences, Médecin spécialiste

Etabl. Chatelain, 2, rue Valenciennes, et toutes Phies.
La 12 boîte, franco 6 fr. 60; la grande boîte, franco 11 fr.

GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme

Exigez la forme
nouvelle en
comprimés
très ration-
nelle et
très pra-
tique.



Excellent produit
non toxique dé-
congestion-
nant, anti-
eucorrhé-
que, réso-
lutif et
cicatri-
sant
Odeur
très agré-
able. Usa-
ge continu
très écono-
mique. Assure
un bien-être réel.

Communication
à l'Académie
de Médecine
le 14 octobre 1913.

Sauvée grâce à la Gyraldose

L'OPINION MÉDICALE :

« En résumé, nos conclusions, basées sur les nombreuses observations qu'il nous a été permis de faire avec la Gyraldose, font que nous conseillons toujours son emploi dans les nombreuses affections de la femme, tout spécialement dans la leucorrhée, le prurit vulvaire, l'uréthrite, la métrite, la salpingite. Dans ces cas, le médecin devra se rappeler l'adage bien connu : « La santé générale de la femme est faite de son hygiène intime. »

Dr HENRI RAJAT,

« Docteur en sciences de l'Université de Lyon, Chef au Laboratoire des Hospices Civils,
Directeur du Bureau Municipal d'Hygiène de Vichy. »

Toutes pharmacies et Etablissements Chatelain, 2, r Valenciennes, Paris.
La boîte 100, 5.30; les 4 100, 20 fr. La grande boîte, 7.20; les 3 100, 20 fr.